

SANTÉ ET BEAUTÉ

Etude critique de l'influence des maladies
SUR LA BEAUTÉ

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 2 février 1910

PAR

François ABEILLE

Né à Apt (Vaucluse), le 1^{er} juillet 1884

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine

Examineurs de la Thèse	{	RAUZIER, Professeur, <i>Président</i> .	{	<i>Assesseurs</i>
		GRANEL, Professeur		
		RICHE, Agrégé		
		LEENHARDT, Agrégé		

MONTPELLIER
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
14, Avenue de Toulouse et Rue Dom-Vaissette

1910

SANTÉ ET BEAUTÉ

Etude critique de l'influence des maladies
SUR LA BEAUTÉ

SANTÉ ET BEAUTÉ

Etude critique de l'influence des maladies
SUR LA BEAUTÉ

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 2 février 1910

PAR

François ABEILLE

Né à Apt (Vaucluse), le 1^{er} juillet 1884



Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine

Examineurs de la Thèse	{	RAUZIER, Professeur, <i>Président.</i>	}	<i>Assesseurs</i>
		GRANEL, Professeur		
		RICHE, Agrégé		
		LEENHARDT, Agrégé		

MONTPELLIER
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
14, Avenue de Toulouse et Rue Dom-Vaissette

1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Administration

MM. MAIRET (*).	DOYEN.
SARDA.	ASSESEUR.
IZARD.	SECRÉTAIRE

Professeurs

Clinique médicale.....	MM. GRASSET (*).
	Chargé de l'enseig. de
	pathol. et therap. génér.
Clinique chirurgicale.....	TEDENAT (*).
Thérapeutique et matière médicale.....	HAMELIN (*).
Clinique médicale.....	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerveuses.....	MAIRET (*).
Physique médicale.....	IMBERT.
Botanique et histoire naturelle médicales.....	GRANEL.
Clinique chirurgicale.....	FORGUE (*).
Clinique ophtalmologique.....	TRUC (*).
Chimie médicale.....	VILLE.
Physiologie.....	HEDON.
Histologie.....	VIALLETON.
Pathologie interne.....	DUCAMP.
Anatomie.....	GILIS (*).
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	ESTOR.
Microbiologie.....	RODET.
Médecine légale et toxicologie.....	SARDA.
Clinique des maladies des enfants.....	BAUMEL.
Anatomie pathologique.....	BOSC.
Hygiène.....	BERTIN-SANS (H.)
Pathologie et thérapeutique générales.....	RAUZIER.
	Chargé de l'enseignement
	de la clinique médicale.
	VALLOIS.
Clinique obstétricale.....	

Professeurs adjoints : MM. DE ROUVILLE, PUECH, MOURET.

Doyen honoraire : M. VIALLETON.

Professeurs honoraires : MM. E. BERTIN-SANS (*), GRYNFELTT.

Secrétaire honoraire : M. GOT.

Chargés de Cours complémentaires

Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées..	MM. VEDEL, agrégé.
Clinique annexe des maladies des vieillards.	VIRES, agrégé.
Pathologie externe.....	LAPEYRE, agrégé libre.
Clinique gynécologique.....	DE ROUVILLE, prof.-adj.
Accouchements.....	PUECH, prof.-adjoint.
Clinique des maladies des voies urinaires.	JEANBRAU, agrégé.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	MOURET, prof.-adj.
Médecine opératoire.....	SOUBEYRAN, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. GALAVIELLE.	MM. SOUBEYRAN.	MM. LEENHARDT.
VIRES.	GUERIN.	GAUSSEL.
VEDEL.	GAGNIERE.	RICHE.
JEANBRAU.	GRYNFELTT (Ed.)	CABANNES.
POUJOL.	LAGRIFFOUL.	DERRIEN.

Examineurs de la thèse :

MM. RAUZIER, président.	MM. RICHE, agrégé.
GRANEL, professeur.	LEENHARDT, agrégé.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE
MONSIEUR ELZÉAR ABEILLE DE PERRIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE DE FRANCE

A MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE
JEAN ABEILLE

INTERNE DES HÔPITAUX

*Avec qui je n'ai pas eu le bonheur
de terminer mes études médicales.*

A MA FAMILLE

F. ABEILLE.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JOSEPH POUCEL
CHIRURGIEN DES HÔPITAUX DE MARSEILLE

A MES MAÎTRES DES HOPITAUX

F. ABEILLE.

A CEUX QUE J'AIME

F. ABEILLÉ.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR RAUZIER

ALPHA

F. ABEILLÉ.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	15
Raisons pour lesquelles la médecine n'est pas étrangère aux arts	15
Par sa connaissance de l'anatomie, la médecine peut se de- mander quels sont les rapports qui unissent la Santé et la Beauté. La Santé est-elle le critérium de la Beauté ?.....	16
Définition de « Santé » et de « Beauté » au point de vue médical.....	17
 CHAPITRE PREMIER. — RAPPORTS DE LA SANTÉ ET DE LA BEAUTÉ.....	 21
Pour un médecin, la Beauté peut-elle exister dans un corps malade ?	21
Quelle extension peut-il donner à l'idée de Beauté ? En quoi diffère-t-elle des autres idées de Beauté ?.....	26
Quelle est la vraie Santé, condition indispensable pour la beauté du corps ?.....	27
 CHAPITRE II. — RAPPORT DE LA SANTÉ ET DE LA BEAUTÉ DANS L'HISTOIRE DE L'ART.....	 31
<i>L'Art égyptien.</i> — Caractère religieux de la Beauté	31
<i>L'Art grec.</i> — Apogée du culte de la forme. — Culture phy- sique. — Jeux olympiques.....	32

<i>L'Art romain.</i> — Influence de la beauté plastique sur l'Art romain.....	35
<i>L'Art chrétien.</i> — Décadence de la beauté plastique.....	35
<i>La Renaissance.</i> — Retour à l'Antique par l'anatomie et la dissection.....	36
<i>L'Art moderne.</i> — Influence des anciens sur la conception moderne de la Beauté. Influence de la photographie sur l'Art.....	39
 CHAPITRE III. — PRINCIPALES CAUSES OU AFFECTIONS QUI PEU- VENT INFLUER SUR LA BEAUTÉ EN MODIFIANT LA SANTÉ.....	
1° Arrêt ou retard du développement corporel pendant la vie embryonnaire.....	45
2° Le sexe, l'âge et l'hérédité.....	46
3° L'alimentation.....	48
4° Le genre de vie.....	48
a) Déformations par le poids du corps. — Déformations professionnelles. — Déformations par suractivité ou inactivité musculaires.....	48
b) Déformations volontaires. — Déformations volontaires proprement dites. — Déformations par les vêtements. — Déformations scolaires...	55
5° Les affections pathologiques siégeant sur le squelette, les muscles, la peau et le tissu cellulaire sous-cutané	62
 CHAPITRE IV. — COMMENT ARRIVER A LA BEAUTÉ PAR LA SANTÉ.....	
On y arrive par l'hygiène en général.....	69
a) Hygiène de l'enfant avant la naissance. — Après la naissance. — Hygiène de la marche. — De l'alimentation. — Hygiène scolaire. — Exercices physiques.....	70
b) Hygiène des adultes. — Développement corporel par les exercices physiques — Entraînement. — Hydrothérapie. — Balnéothérapie.....	75
c) Hygiène de la femme en particulier. — Hygiène avant l'accouchement. — Après l'accouchement. — Hygiène du vêtement.....	79
CONCLUSIONS.....	85
BIBLIOGRAPHIE.....	87

AVANT-PROPOS

Arrivé au terme de mes études, ma plus grande satisfaction est de pouvoir exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés à mon avenir.

Mon père et ma mère ont droit à la place d'honneur. Avec une abnégation de toutes les heures, ils m'ont suivi pas à pas, me soutenant de leurs précieux conseils et de leur affection sans bornes. A eux deux avant tous, l'hommage respectueux de leur fils, faible reconnaissance des sacrifices qu'ils se sont imposés pour lui. Ils savent d'ailleurs tout son amour filial.

Je suis heureux et fier de placer en tête de ce modeste travail le nom de M. le docteur Joseph Poucel, chirurgien des hôpitaux.

Etroitement lié par la parenté, il a tenu à l'être plus encore par la solide affection qui nous unit ; elle ne m'a jamais fait défaut. C'est grâce à ses sages conseils que j'ai pu franchir sans trop de difficultés les diverses étapes de mes études.

Avec une constance admirable il m'a inculqué son esprit d'observation, son sens clinique et même sa douceur auprès du malade. Je me souviendrai toujours de ce qu'il a fait pour moi.

Après que Dieu eut arraché à notre affection notre bien-aimé frère, Jean Abeille, interne des hôpitaux, il est devenu pour moi un second frère. Aussi je tiens à lui dire bien haut toute ma reconnaissance et tout mon affectueux attachement. Je le remercie enfin de m'avoir suggéré l'idée de cet opuscule et d'avoir mis à la disposition de mon travail sa précieuse collaboration.

Que mes maîtres de Marseille, auprès desquels j'ai puisé, avec la science, la pratique médicale, veuillent bien agréer l'hommage respectueux d'un élève reconnaissant.

Je tiens, tout spécialement, à dire avec quelle bonté M. Pagliano, médecin des hôpitaux, m'a toujours reçu dans son service. C'est avec une complaisance toute paternelle qu'il m'a prodigué son temps et ses conseils.

Je n'omettrai point les noms de M. le professeur Imbert, chirurgien des hôpitaux, qui par son don de l'enseignement me fit faire d'excellentes études chirurgicales dans son service de l'Hôtel-Dieu ; celui de M. Brun, chirurgien des hôpitaux, qui voulut bien compléter ces études ; celui de M. Bidon, médecin des hôpitaux qui m'apprit les subtilités des maladies nerveuses. Merci aussi à M. Crémieu, chef de clinique obstétricale, qui m'ouvrit toutes grandes les portes de la clinique de Marseille et qui voulut se montrer pour moi, non un maître, mais un ami dévoué, aimant à rendre service.

Je veux remercier M. le professeur Rauzier qui a bien voulu me faire l'honneur de présider ma thèse.

J'arrive à cette heure à la fin de ma vie d'étudiant ;

j'en emporte un souvenir délicieux. Ces années d'études ont été calmes et laborieuses, sous la direction de maîtres érudits et bienveillants, en compagnie de camarades agréables dont plusieurs, en particulier mon ami Charles de Chénerilles, m'ont témoigné une amitié vraiment fraternelle.

Aussi, encouragé par le passé, je me tourne vers l'avenir avec une ardeur pleine d'une juvénile confiance.

SANTÉ ET BEAUTÉ

Etude critique de l'influence des maladies SUR LA BEAUTÉ

INTRODUCTION

La médecine, par le lien étroit qui unit les sciences entre elles, tient aux sciences les plus diverses. Il n'est pas de branches, en effet, dont les connaissances médicales ne facilitent l'étude.

En « justice », ne voyons-nous pas sans cesse le médecin être appelé pour étudier des lésions, reconnaître le genre de mort, apprécier le degré de responsabilité d'un délinquant ? Qu'il s'agisse encore d'édifier une ville, ou même une construction, d'amener des eaux, on aura recours à l'« hygiéniste ». Le médecin porte son indiscrétion jusque dans la vie privée et les détails les plus intimes. Il règlera, par exemple, la forme du corset, la façon de se vêtir, de se nourrir, de se laver, de dormir. Il ira chez le « philosophe » et lui montrera qu'une psychologie sans connaissances anatomo-physiologiques manque de base, et apportera sa part de documents. Dans le domaine de

l'« occultisme » il prendra pour lui un certain nombre de faits dus à l'hypnotisme. En matière même de « religion », il revendiquera comme hystériques certain nombre, au moins, de possédés du démon. Dans la démonomanie, par exemple, il n'y a plus comme autrefois deux méthodes seulement de traitement : l'exorcisme et le bûcher. « C'est Colbert, dit Michelet, qui destitua Satan avec peu de façon en défendant aux juges de recevoir les procès de sorcellerie ! » Il y a maintenant un traitement médical.

La médecine pouvait s'immiscer à toutes les sciences, nous nous sommes proposé de la suivre dans le domaine de l'art. Pourquoi en effet l'art serait-il un sanctuaire où certains élus, doués d'une imagination vibrante et d'une inspiration comme divine, auraient seuls le droit de pénétrer ? L'art n'est-il pas, au moins par certains côtés, accessible à la science en général et à la science médicale en particulier ? Il n'est pas un blasphème de dire qu'il y a de la physique et des mathématiques dans la musique et que ces deux sciences, bien que ne suffisant pas à l'expliquer, peuvent apporter quelque appoint à sa connaissance. De même il nous est permis de nous demander quel peut être le rôle du médecin dans l'appréciation de la beauté plastique. Doit-on se fier au seul goût, à cet instinct qui guide l'artiste dans cette évaluation de l'harmonie des formes, ou le médecin peut-il, par ses connaissances, être un critique d'art à ce point de vue ? Qui appréciera, mieux que lui, si la charpente anatomique est exacte, s'il n'y a pas de déformations pathologiques ? « Ces études, dit Richer, dans son *Art et Médecine*, introduisent dans les arts plastiques un nouvel élément de critique qui relève au premier chef de la science et dont il appartient plus spécialement aux méde-

cins d'établir la signification et la portée. L'art n'a rien à redouter de ce contrôle, qui, lorsqu'il est exercé par l'artiste lui-même sur ses propres œuvres, devient une force nouvelle... » « La parenté qui lie l'art à la science, dit H. Taine, est un honneur pour lui, comme pour elle ; c'est une gloire pour elle de fournir à la beauté ses principaux supports, c'est une gloire pour lui que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la vérité. »

Fort de cette maxime, nous nous sommes demandé, en voyant l'infinie variété de reproduction de la beauté dans l'histoire de l'art, quels étaient les rapports qui unissaient la santé et la beauté entre elles. Précisons ! un corps sera-t-il beau, si l'on ne relève aucune tare pathologique, héréditaire ou acquise ? La santé est-elle le critérium de la beauté ? C'est ce que nous allons essayer d'éclaircir par la suite.

Immédiatement, et voilà le champ de la discussion ouvert, deux objections se dressent devant nous : N'y a-t-il pas des gens qui se portent fort bien et qui pourtant ne sont pas beaux ? et, d'autre part, ne s'en trouve-t-il pas d'autres qui ne se portent pas bien et qui sont cependant agréables à voir ?

Le tout est de s'entendre sur les mots. Avant toute discussion, en effet, il est nécessaire de partir de points précis et ne pas argumenter sur des mots mal définis.

Quel est donc ici le vrai sens de « santé », le vrai sens de « beauté » ?

Bien des gens s'imaginent qu'avoir la santé c'est ne pas souffrir, n'avoir aucun malaise. En effet c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Pour nous, médecins, le mot « santé » doit avoir une extension plus vaste. Il ne suffit pas que tel organe aille bien et que tel autre, bien qu'affecté, ne fasse point souffrir ; il faut que tous les

organes, sans exception, tous les tissus, sans exception aussi, soient aptes à leur finalité.

Par conséquent la santé c'est la parfaite physiologie du corps ; et cette parfaite physiologie ne peut être basée que sur une anatomie irréprochable.

Mais nous reviendrons plus loin sur ce terme.

Nous nous contentons seulement d'en donner la définition, point de départ de la discussion.

Et la beauté ? qu'est-elle ? Quelle définition pouvons-nous en donner ? L'idée de beauté est fort complexe. Elle est formée d'une foule de facteurs importants et le plus souvent, en parlant de la beauté, ce n'est qu'un de ces facteurs qui prédomine. De là vient l'infinie conception de l'idée de beauté.

Si nous voulons essayer de définir le mot « beauté », nous devons dire auparavant qu'il y a deux sortes d'éléments constitutifs : un élément subjectif et un élément objectif. Nous autres médecins nous n'avons pas qualité, au moins en tant que médecins, pour pénétrer dans le domaine de la subjectivité, qui est le terrain des philosophes, des artistes et des penseurs. A eux donc d'étudier la part subjective de l'idée de beauté et de voir si chez elle prédomine un attrait d'ordre esthétique, d'ordre intellectuel, d'ordre affectif, par exemple. Mais à voir la variabilité qui existe dans l'idée subjective de la beauté, on est en droit de supposer qu'il n'y a pas de limites bien précises jusqu'à maintenant. Cela est compréhensible, car les limites existent bien rarement dans le domaine de la pensée. Personne encore n'a défini quelle était cette force d'attraction qui vient de la beauté et qui semble être un détour de la nature impérieuse pour aider les êtres à se rapprocher en société et avant tout en famille. Qui ana-

lysera jamais les éléments de cette attraction, de la séduction ?

Il y a donc une partie qui échappe à l'investigation scientifique. Donc le terme de beauté ne peut être défini, surtout par nous, dans cette partie insaisissable. Mais il y a dans la beauté une part objective, qui, celle-là, peut être appréciée, mesurée, et qui peut par conséquent relever de la science: c'est la perfection physique de l'individu qui est atteinte quand chaque partie anatomique est belle. C'est celle à laquelle le médecin peut apporter de nombreux éléments d'appréciation.

Le médecin a qualité pour la juger.

En résumé, avant d'entrer dans la discussion nous pouvons dire que *la vraie santé c'est la parfaite physiologie d'organes et de tissus parfaitement constitués*. Dans *beauté*, il y a deux ordres de facteurs : un subjectif, qui n'est pas de notre ressort, et un autre objectif, qui peut et même doit être soumis à l'appréciation du médecin. *Cette beauté consiste dans la proportion des formes et surtout dans la perfection anatomique.*

CHAPITRE PREMIER

RAPPORTS DE LA SANTÉ ET DE LA BEAUTE

Discussion

Quel est le rôle du médecin dans l'appréciation de la beauté ? Un médecin peut être un très mauvais artiste, mais un excellent anatomiste, et comme tel apporter à l'artiste sa part de connaissances indispensables pour l'exacte appréciation de la beauté, au moins dans une de ses formes, la perfection physique.

C'est de cette beauté, mais de cette beauté seulement, dont nous allons nous occuper et à laquelle nous allons tout ramener.

A ceux qui prétendent que la beauté peut parfaitement exister dans un corps malade, que répondra le médecin ? Voyons d'abord dans quel sens sont faites les objections et nous verrons ensuite dans quels termes il faudra répondre,

Beaucoup de maladies, disent-ils, se déclarent sans que la forme du corps ait à en souffrir : ainsi presque toutes les maladies infectieuses, aiguës, scarlatine, fièvre typhoïde, rougeole, pneumonie, etc. Un fiévreux peut être irréprochable au point de vue des formes. De même si les maladies aiguës, infectieuses, peuvent respecter la beauté corporelle, de même certaines affections internes, au moins aux périodes de début, ne changent en rien l'habitus extérieur. Un cardiaque, quoique gravement atteint, ne peut-il être beau ? Des crises hépatiques, néphrétiques, détruisent-elles la charpente osseuse, détériorent-elles les masses musculaires de l'individu qui les supporte ? Un scrofuleux ne peut-il être beau ? Une tuberculose au début n'est-elle point compatible avec la parfaite beauté corporelle ?

Donc la beauté peut exister dans un corps malade.

Quelle sera notre réponse ?

Pour un œil non exercé, la beauté corporelle peut ne pas supporter le contre-coup des affections internes. Mais pour le médecin il n'en est pas ainsi. Si petits, si imperceptibles que soient les signes, il les voit, il les devine. Pour lui un fiévreux sera rouge, congestionné ; un tremblement peut l'agiter, des taches spéciales peuvent apparaître.

La forme du corps peut n'être pas changée, mais la perfection physique sera touchée. En effet, il faut que la perfection physique s'étende à toutes les parties du corps sans exception. Or, chez un fiévreux, peut-on appeler perfection physique une peau rouge, chaude, présentant des taches comme la scarlatine, la rougeole ?

C'est une peau anormale, donc imparfaite : donc elle n'est pas belle. De plus, le médecin à la vue du fiévreux devine la révolution physiologique qui se fait dans les

organes internes, comprend que l'appareil circulatoire n'est pas dans son état normal, que le sang charrie dans tout l'être microbes ou toxines, et que par conséquent la perfection anatomique des organes internes est touchée également.

De même, il refusera le titre de beauté au scrofuleux; pour lui le scrofuleux n'est pas beau, car il voit bien son visage boursoufflé, un nez plus ou moins gros, des lèvres plus ou moins épaisses, l'enflure plus ou moins prononcée du cou par les amygdales, le teint blafard, un aspect général mou.

Les cardiaques ne lui paraîtront pas parfaitement beaux, car leur teint seul, teint d'aortiques, de mitraux, lui montrera bien que le cœur n'est pas anatomiquement parfait, que la circulation périphérique nourrit mal les tissus superficiels, etc. Il refusera le terme de beauté aux tuberculeux, même au début, car certains signes qui échappent au vulgaire ne lui échappent pas à lui : les yeux sont brillants, les pommettes plus rouges, etc.

Par conséquent la beauté, dans une de ses parties au moins, la perfection physique, la perfection anatomique, ne peut pas exister avec un corps malade.

Mais, dira-t-on, vous refusez la beauté à ces corps. Pourtant vous ne pouvez dire que la Vénus de Botticelli ne soit pas belle, quoique malade ?

Ici, rien de plus facile pour nous que de faire tomber cette objection. Rapportons-nous à nos définitions. Le désaccord tombe sur le mot beauté. Nous avons dit, en effet, que dans la beauté se trouve une part subjective et une part objective. Or les défenseurs de la Vénus de Botticelli, en disant que la beauté existe chez elle, que prouvent-ils ? Que la beauté subjective peut exister avec un corps malade. Qui dit le

contraire? Ce n'est certes pas nous. Nous disons seulement que la Vénus manque d'une qualité essentielle de la beauté, de la perfection physique.

Ils ne peuvent dire le contraire, eux aussi.

Ils parlent de la beauté en tant qu'artistes ; nous autres nous en parlons en tant que médecins. Précisons encore. La Vénus de Botticelli leur paraît belle, mais pourquoi? Ils ne la jugent pas d'après son corps.

Ils ne considèrent en elle que la beauté d'expression, la beauté de sympathie. Le corps n'est plus rien. Il ne sera quelque chose qu'en tant qu'il est soumis, de par son attitude, à l'idée qui l'actionne. Nous dirons plus ! Un autre sentiment qui excite en eux l'idée du beau, c'est ce contraste d'une âme si belle dans un corps si misérable. C'est encore un sentiment, celui de la pitié peut-être, c'est-à-dire un des éléments de la beauté subjective.

Ce qui les fait tressaillir d'admiration, c'est le rayonnement des qualités morales et intellectuelles qui, inconsciemment, s'empare de leurs esprits, c'est l'expression de douceur, de pureté, de simplicité.

Ce n'est pas une fausse interprétation que nous leur prêtons. Écoutons plutôt, pour nous en convaincre, ce qu'en dit, en 1897, Ernest Steimann, un des plus grands admirateurs de Botticelli : « C'est la plus belle image de Vénus dans tout l'art moderne et on ne saurait guère la comparer qu'avec la « Vénus endormie » de Giorgione devant laquelle nous éprouvons le même ravissement de voir qu'une âme exquisement naïve a choisi pour demeure le chaste corps d'une femme idéalement belle. Telle est la vérité de cette peinture de Botticelli, tel est le charme virginal de la déesse qui semble vivre sous nos yeux. » Toute la conception de la beauté pour Ernest Steimann

réside donc dans le domaine subjectif, spirituel : et ses propres termes « âme naïve », « chaste corps », « charme virginal » le prouvent bien. Il parle de son âme. Lorsqu'il parle du corps, tout de suite il l'idéalise, mais toujours avec des expressions d'ordre subjectif, « chaste », « virginal ».

Est-ce comme cela que nous devons, nous médecins, comprendre la beauté de la Vénus de Botticelli ? Assurément non. Nous écartons les éléments d'ordre spirituel dans la beauté, car ils ne sont pas de notre compétence. Nous ne voulons pas dire que nous refusons d'admettre leur existence, bien au contraire : les artistes sont bien plus aptes que nous en jugeant sur ce terrain.

A eux en effet de savoir si l'expression est belle, si la bouche est spirituelle, si le développement des qualités intellectuelles et les raffinements du sens de la vie ont procuré à un corps la beauté aristocratique ; à eux d'aller chercher l'expression de la beauté morale là où elle ne s'impose que par son triomphe sur tous les appétits de nature ; à eux d'admirer, chez Della Robbia par exemple, le Saint-François, dont le corps perdu, incapable de vivre, semble un souffle. Encore une fois, ce n'est pas une conception qui relève de notre science. Ce n'est plus de l'impressionnabilité que nous faisons, c'est de la réalité. C'est plus sec, moins attrayant peut-être, mais à cela seul nous pouvons fixer quelque précision. Nous ne devons pas voir si une bouche est capable de parler un langage distingué, nous devons voir, tout simplement, si une bouche mord et mâche bien.

Comment jugerons-nous la Vénus de Botticelli ? Nous l'examinerons au point de vue physique seulement. Or, que voyons-nous ? Un cou long et mince, des épaules tombantes, un thorax affaissé et étroit, des seins qui, par

suite, se trouvent trop bas et trop rapprochés ; en un mot nous avons en face de nous un type tout à fait caractérisé de phtisique. D'ailleurs, nous ne nous trompons pas dans notre diagnostic. Simonetta Catanea, la maîtresse de Jules de Médicis, qui a servi de modèle à Botticelli, est née en 1453, s'est mariée avec Marco Vespucci et est morte, en effet, de la phtisie en 1476, c'est-à-dire à 23 ans. Que concluons-nous de notre examen ? Nous refusons à la Vénus de Botticelli la beauté objective, la beauté due à la perfection physique.

Quelle est donc la perfection physique ? Quel est cet élément essentiel de la beauté ? Voilà ce que nous pouvons préciser et développer.

La beauté des êtres vivants, pour être parfaite au point de vue plastique pur, doit être confondue généralement avec l'utilité de ces êtres. L'absence de fracture ou d'inflammation ne suffira pas pour qu'un os soit beau. Il faudra qu'il soit le plus apte possible à remplir ses fonctions, que le levier par exemple donne un bon rendement sans déperdition anormale de force, que les apophyses soient suffisamment développées pour que le muscle qui s'y insère puisse prendre un bon point d'appui en vue de la force à déployer utilement. Un homme chez lequel les jambes sont rapprochées, les malléoles se touchent, et dont les genoux sont écartés, sera-t-il physiquement beau, même s'il ne se fatigue pas ? Non, car la mécanique nous enseigne que cette courbure des jambes ne donne pas le maximum de rendement.

Or la médecine montrera justement que cet homme a eu jadis une lésion du squelette due au rachitisme ou à une autre affection. Cet homme ne sera pas beau parce que ses jambes ne sont pas aptes à leur pleine fonction. De même un beau membre sera un membre propre à sa

fonction. Le développement normal de ce membre produira à la fois le maximum d'activité et la perfection de forme, puisque la physiologie ne peut être parfaite que si les organes et tissus sur lesquels elle s'exerce sont anatomiquement parfaits, d'après notre définition.

Parmi tous les artistes, ce sont les statuaires grecs qui se sont le plus rapprochés de cette conception, ce sont eux qui ont le mieux donné l'idée d'une beauté suivant de très près la santé physique, si elle ne se confond pas avec elle. Ce sont des corps qui fonctionnent parfaitement, des mains qui peuvent saisir avec souplesse et fermeté, des jambes qui peuvent marcher sans fatigue. Ce n'est pas tout !

Pour qu'un corps soit en parfaite santé, il est d'absolue nécessité qu'il soit sain dans toutes ses parties, sans exception, aussi bien extérieurement qu'intérieurement.

Au point de vue extérieur un corps ne sera donc beau que si chacune de ses parties extérieures est parfaite. Par conséquent il ne suffit pas qu'un bras soit physiologiquement parfait, il faut que le corps tout entier soit physiologiquement parfait. Il faut, de plus, qu'il y ait un développement harmonique de l'ensemble qui est régi par la loi des proportions. Chaque partie du corps tout entier devra donc être développée proportionnellement aux autres, chaque partie en particulier, os, muscle, peau, devra atteindre ou se rapprocher sensiblement de la perfection de forme et de fonction. Pour nous, médecins, tout corps, même avec des apparences de santé extérieure, qui ne répondra pas à cette règle, sera considéré comme n'étant pas sain complètement, comme ayant une tare, si petite soit-elle. On nous dira que cette perfection est impossible. C'est une erreur et nous indiquerons les moyens pour y parvenir ou tout au moins

pour en approcher. Ce n'est pas une conception si impossible qu'on le croit. Pas n'est besoin d'être médecin pour l'avoir. Il suffit de chercher la vérité simple.

Des penseurs, des poètes même ont su embrasser notre manière de voir. Ne lit-on pas, dans Goethe, par exemple : « Un beau crocheteur n'est pas un bel homme ; un beau vieillard n'est pas un bel homme ; un beau forgeron n'est pas un bel homme. Le bel homme est celui que la nature a formé pour remplir, autant qu'il est possible, ses grandes fonctions. Si par l'usage, par l'habitude, nous avons donné une aptitude particulière à quelques membres aux dépens des autres, nous n'avons plus la beauté de l'homme de nature, mais la beauté de quelque état de la société. Un dos devenu voûté, des épaules devenues larges, des bras raccourcis et nerveux, des jambes trapues et fléchies, des reins vastes à force de porter des fardeaux, feront le beau crocheteur. Si la nature a fait beau l'homme de nature, il est resté tel. Il semble que les artistes aient voulu nous montrer les deux extrêmes dans deux de leurs principaux morceaux de sculpture : l'Apollon antique est l'homme oisif, l'Hercule Farnèse est l'homme laborieux ; tout est outré de ce côté-ci, rien n'excède de l'autre, rien ne montre un excès particulier ; il n'a rien fait encore, mais il paraît propre à tout. Voulez-vous qu'il lutte, il luttera ; qu'il courre, il courra ; qu'il caresse une femme, il la caressera..... » (Contes, nouvelles et mélanges de Goethe.)

Le grand poète allemand y voit juste. Chez son crocheteur, il n'y a pas de développement harmonique de l'ensemble. De même pour l'athlète qui, par la culture intensive de certains muscles ou de ses muscles en général, rompt l'équilibre de l'ensemble. Le corps n'a pas son entier fonctionnement quand certains groupes musculaires

lares sont développés aux dépens des autres et certaines affections souvent mortelles en sont la conséquence. L'athlète se prédispose par exemple à une maladie de cœur, hypertrophie due à la surcharge circulatoire occasionnée par les efforts violents et brusques, myocardite suite des efforts trop prolongés. Donc, cet extérieur physique n'est ni proportionné, ni physiologique et par conséquent la beauté et la santé en souffrent.

CHAPITRE II

RAPPORTS DE LA SANTÉ AVEC LA BEAUTE DANS L'HISTOIRE DE L'ART

Nous venons de voir dans ses grandes lignes quelle est notre conception des rapports de la santé et de la beauté. Il nous a paru intéressant de parcourir la route où s'échelonnent les différentes phases de l'histoire de l'art et de nous demander quelle était, aux principales périodes, la part de santé que les artistes demandaient à leurs modèles.

Les premiers essais de plastique ont eu lieu de bonne heure sur différents points du globe. Elle a, tout d'abord, un caractère purement religieux. A l'origine, elle représente les dieux par de simples symboles, des cônes, des colonnes, des piliers. Puis, ces manifestations religieuses prennent un rôle esthétique secondaire, mais toujours soumis à la religion. Les Egyptiens, par exemple, sont sans cesse préoccupés par l'idée de la vie future. Ils

croient que le mort, pour revivre, a besoin de retrouver son cadavre parfaitement intact. Aussi ils entourent son corps de soins inouïs, afin qu'il puisse traverser les siècles sans se corrompre, sans se détruire. L'art tout entier s'en ressent et la beauté prend une forme spéciale, parfaitement adaptée aux circonstances. Les Egyptiens enferment leurs momies. Ils les préservent par de gigantesques tombeaux, gardés eux-mêmes par des statues de sphynx, de dieux. Leur religion étant sévère, tout ce qui l'approche le devient aussi. Les dieux, les sphynx sont grands, massifs, imposants, solides. Ils sont calmes et solennels comme la mort.

Mais, peu à peu, le côté esthétique passe du second rang au premier. La beauté prend une consistance plus forte dans l'esprit des nouvelles générations.

Les dieux en Troade, en Chypre, dans les îles de l'Archipel, n'ont plus seulement une vague forme humaine (x o a n a). Ils ont des corps d'hommes véritables, et les déesses de vrais corps de femmes. Le caractère de majesté, de grandeur, n'est pas la seule règle qui dirige les efforts des artistes. Les idées représentées sont plus variées et les corps qui les emprisonnent sont autrement étudiés et recherchés dans leur forme. C'est dans la moitié du VII^e siècle et la première moitié du VI^e qu'apparaissent, nombreux déjà, de vrais artistes chez lesquels se développe la science de la technique. Rhæcos et Théodoros à Samos, Glaucos à Chio. Le marbre rivalise déjà avec le bronze. Mélas, Athénis, Bizès, Smilis à Egine et bien d'autres encore font preuve d'un réel talent.

Nous quittons cette évolution plutôt embryonnaire malgré de beaux efforts pour atteindre des altitudes vraiment inconnues jusqu'alors. C'est la période grecque proprement dite qui commence, tournant brusque et remar-

quable de l'histoire de la beauté dans l'art. Ce n'est plus le spectacle de la mort, c'est celui de la vie, c'est celui de la nature et de la beauté des êtres vivants. Nous sommes en effet surpris de voir que le culte de la forme atteint tout d'un coup son apogée. Le peuple grec, guidé par des artistes incomparables, mû lui-même par cet instinct de l'art inné en lui, cherche par tous les moyens à étudier la beauté de la forme dans le corps humain. Comment y arrive-t-il ? En favorisant la santé. Pour cela on développe le corps surtout par les exercices physiques. Chacun ajoute à cet élan son impulsion personnelle. Les poètes, Homère en particulier, chantent les héros s'exerçant à la lutte, à la course, au disque. Les sculpteurs du VI^e siècle produisent des œuvres d'art remarquables. Toutes les écoles doriennes, de Sparte, d'Egine, d'Argos, de Sicyone y contribuent (« Têtes d'athlètes », « les Tyrannicides », « la Femme au char de l'Acropole », « l'Héra de Samos », etc.) Ceux du V^e siècle entament l'ère des grands chefs-d'œuvre. Il n'y a qu'à se rappeler les grands noms de Myron, Pythagoras, Rhœgion, Polyclète, Phidias et de tant d'autres, pour comprendre à quelle hauteur est porté le culte de la forme. La peinture aussi, quoique à un degré moindre, vient donner son impulsion à ce mouvement vers l'esthétique. Ces exercices de développement corporel prennent une telle importance, que nous voyons alors éclore les « Jeux Olympiques ». Ce sont des fêtes nationales.

Des limites les plus extrêmes de la Grèce accourt une foule passionnée. Elle s'y prépare comme à une cérémonie religieuse, tant cet attrait vers la culture corporelle est intense. Elle fait des processions, des sacrifices : Puis dans l'enceinte sacrée d'Olympie commencent les jeux : course à pied, simple, double, sextuple, course

armée, en tenue de guerre, lutte à main plate, pugilat, pancrace, exercices au javelot, au disque, course de quadriges, de chevaux montés. Chacun concourt de son mieux, les adultes, les jeunes gens, voire même les enfants. Celui qui entre dans l'enceinte est admiré des spectateurs et, comme le dit Mathias Duval, « malgré l'idée que nous inspirent nos modernes lutteurs et acrobates, il faut bien comprendre qu'à cette époque la profession d'athlète était considérée comme la plus glorieuse. « Cette profession qu'on n'exerçait, dit-il, qu'à la condition d'être beau et irréprochable, constituait par cela même une véritable noblesse. »

Aussi le vainqueur était-il considéré presque comme un dieu. On lui donnait une palme, une couronne de feuillage, un vase artistique, mais de plus, et voilà qui prouve à quel point le côté esthétique était haut placé, la statue du vainqueur était sculptée par le plus célèbre artiste de l'époque. Ainsi le célèbre Phidias reproduisit les formes du beau Pantarcès, et ce sont précisément les seules archives des Olympiades qui ont permis à Eméric David de reconstituer la chronologie grecque. Ces œuvres devenaient alors comme les modèles de la force et de la beauté. Aussi l'artiste assistait-il aux jeux, imprégnant tout son être de l'étude de son modèle. Il l'observait nu tous les jours, avant l'exercice lorsqu'il se frottait d'huile, pendant la course ou le saut qui dessinent les muscles des membres inférieurs, pendant l'exercice du disque mettant en saillie les masses musculaires du bras et de l'épaule contractés, pendant la lutte qui successivement, selon l'infinie variété des efforts, met toutes les puissances musculaires en jeu. C'est l'étude de la plastique vivante des gymnases. Aussi quelles belles œuvres sont produites ! Peut-on trouver plus beau que le

« Gladiateur combattant » ? le « Discobole » ? les « Luteurs » ? Quoi de plus beau comme harmonie, proportions, comme perfection d'anatomie, de forme, que la « Vénus de Milo », la « Diane de Gabies, » la « Minerve », l'« Apollon du Belvédère » ?

La valeur artistique du peuple grec était tellement appréciée, que l'empire romain appela à lui les Hellènes pour orner l'Italie. Toutefois, avec le temps et au contact des Grecs, on voit se former un nombre petit d'abord, puis considérable, d'artistes de race romaine.

L'influence grecque est trop puissante pour qu'il n'y ait pas une certaine ressemblance entre le maître et l'élève. Ainsi il est difficile de ne pas voir des traces grecques dans la « Diane à la biche », dans le « Gladiateur mourant », dans « Ariane endormie ». Il existe cependant une certaine différence entre les deux beautés grecque et romaine. La beauté grecque est plus idéale. La recherche de la forme du corps est plus harmonieuse, plus élégante. Le romain, plus pratique qu'artiste, serre la vie de plus près, n'omettra pas les détails. Il n'y a qu'à considérer la statue d'Auguste ou le buste d'Annibal. On voit que le sculpteur s'est efforcé de copier le mieux possible le caractère et pour cela il cisèle les moindres détails. Il fait le portrait exact, presque familier en quelque sorte, du grand vainqueur et du grand vaincu. L'exactitude l'emporte sur la beauté idéale des proportions, des formes. La beauté romaine est vraie, celle des Grecs plus parfaite, mais les deux sont d'accord pour la représentation de la parfaite santé.

Mais, pour l'art, l'heure de mort a sonné et le gigantesque empire romain s'engloutit un jour sous les flots des hordes barbares qui, vers les premiers temps du christianisme, débordèrent de l'Asie et vinrent inon-

der l'Europe. Tout périt dans ce naufrage. Une seule lumière perce encore les ténèbres, la lumière du christianisme. L'âme farouche, mais naïve, des sauvages vainqueurs s'attendrit au contact de cette religion qui enfante un art nouveau, l'art chrétien. De nouveau, l'art est encore soumis à la religion. C'est pour cela que l'art chrétien est surtout caractérisé par les églises. Mais que devient le corps humain ? L'artiste n'a plus sous ses yeux les belles leçons grecques et romaines. Aussi l'éducation artistique est à refaire. Le peintre, le sculpteur dans ses œuvres est surtout chrétien. Par conséquent, c'est l'idée qui va dominer. Le corps n'est que le cadre renfermant l'idée. Aussi la forme est-elle délaissée. Il n'y a plus d'harmonie, de proportions, en un mot de réalité. La beauté physique n'existe plus. Les représentations du corps sont rudimentaires, quelquefois grotesques, semblables à des œuvres d'enfants maladroits tant à l'époque romane qu'à l'époque gothique (Vitrail de la décollation de Saint-Paul par Néron, à Notre-Dame de Poitiers¹).

Mais voici qu'un jour les hommes se retournent vers l'antiquité pour lui demander son secret, pour apprendre comment elle vivait jadis. Ils fouillent les ruines, ils recueillent les précieux témoins des siècles disparus, et bientôt, telle la Minerve grecque, l'antiquité se dresse devant eux. Voilà la Renaissance ! L'aurore du XVI^e siècle se lève. L'art en général, la beauté en particulier sortent de leur longue torpeur. Les plus grands maîtres de cette époque comprennent alors parfaitement leur désavantage sur les anciens. Comme le dit fort bien Stratz, « ils ne peuvent puiser à la même source d'où était sortie la beauté classique, c'est-à-dire dans l'étude journalière du nu sous ses multiples formes et dans l'éducation artis-

tique de l'œil qui en était la conséquence. » Aussi, à l'anatomie raisonnée des anciens, les artistes de la Renaissance opposent l'étude scientifique de l'anatomie par la dissection. Artistes et médecins dissèquent avec une ardeur inouïe. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler les treize portefeuilles de dessins anatomiques de Léonard de Vinci, les belles planches laissées à Florence par Michel-Ange. Ce sont des artistes consciencieux. Pour bâtir un beau corps, ils ne cherchent pas les proportions seulement dans leur à peu près, ils créent leurs modèles pièce par pièce, recherchant la rigoureuse anatomie de chacune d'elles.

N'est-il pas admirable de voir le grand Raphaël étudier scrupuleusement, longuement, le squelette de celle qui va devenir sa « Vierge évanouie » dans son merveilleux tableau la « Mise au tombeau ».

Aussiamoureux que lui de l'anatomie, Bandinelli, Cellini, le Titien, Carrache, manient avec un égal enthousiasme, le scalpel et le pinceau. Faut-il citer encore des noms ?

A côté de Michel-Ange, nous avons en sculpture Jacobo della Quercia, Ghiberti, Donatello, Verrochio, Pollajuolo et, en peinture, Fra Angelico, les deux Bellini, Botticelli, Mantegna, le Pérugin.

Ce n'est plus, comme jadis, ces Vierges et ces Christs gothiques longs, décharnés, gauches. Les « Primitifs » n'avaient en vue qu'une misérable enveloppe :

Cet adultère hymen de la terre avec l'âme.

(LAMARTINE, *La mort de Socrate*).

Il faut lui enlever tout ce qu'il a de charnel. Il ne sera là que pour faire penser, par son attitude et son geste. La Renaissance est moins sublime. Elle accepte fort bien

que les belles âmes logent dans des corps agréables. A vrai dire, l'impression que les artistes cherchent à produire est encore du domaine de l'idée ; les personnages doivent évoquer chez nous une impression, cette fois plus humaine et qui n'est même pas dépourvue de sexualité. Les femmes de Botticelli apportent un trouble par leur regard équivoque, et le regard énigmatique de la Joconde est une des caractéristiques de cette admirable page ; mais les artistes recherchent à reproduire fidèlement des personnages intéressants par les idées qu'ils évoquent.

La beauté des formes ne les préoccupe pas spécialement et nous avons vu que Botticelli, par exemple, a des corps qui plaisent tout en étant manifestement malades.

Lorsqu'ils veulent libérer leurs œuvres de l'attrait sexuel, les Léonard de Vinci arrivent à cette conception curieuse des « androgynes », type idéal créé en dépouillant les figures mâles et femelles de leurs attraits, artifice qui les éloigne de la nature. La Renaissance amène d'une façon générale un retour tendant vers la beauté de l'antique, par la reproduction de la nature. Remarquons que la civilisation de cette époque n'attribuait à l'éducation physique, à l'hygiène, qu'une importance secondaire, par rapport à la culture de l'esprit. Aussi voyons-nous toute une floraison d'œuvres où les personnages éveillent des idées intellectuelles beaucoup plus que des idées de plastique (personnages de Léonard de Vinci, de Raphaël, d'Andréa del Sarto). Il faudrait faire une place à part pour Michel-Ange qui porta à son summum la représentation de la culture physique (David, Laurent de Médicis) et qui, pour obtenir l'effet de grandeur, paraît même exagérer quelquefois la musculature de ses personnages (biceps de son « Moïse », l'« Adam » du plafond de la chapelle Sixtine).

La France suivit aussi le bel élan de l'Italie et nous sommes fiers de pouvoir citer le grand Puget, Coustou, Clouet, Cousin, Nicolas Poussin, Lesueur, Goujon. Notre pays a produit des hommes capables d'aimer le beau sous toutes ses formes, et de dévouer leur vie entière à cet amour.

La Renaissance se fit ressentir dans d'autres pays ; en Allemagne (l'« Erasme » d'Holbein, par exemple), où le trait particulier de la beauté est la précision et la fermeté. On sent que la main de l'artiste trace hardiment, sans hésitation.

Mais c'est surtout en Hollande que ce mouvement de la Renaissance a eu son contre-coup. Nous y trouvons la beauté physique comme en Italie et en France, nous y trouvons aussi la beauté de la couleur. Rubens, Van Dick, Rembrandt multiplient leurs chefs-d'œuvre. Dans la « Sainte Famille », Rubens, épris de ce que la vie a de de fort et de beau, a réussi à donner à la Vierge la jeunesse robuste d'une mère, au père, la force : il se dégage de cette peinture la joie de vivre, le bonheur des êtres pleins de santé et de beauté.

Ce n'est pas sans quelques restrictions toutefois que nous jugerons l'œuvre de Rubens. Dans les splendeurs de ses chairs, nous devinons déjà les atteintes prématurées d'une déchéance organique menaçante. La plénitude des formes n'est pas due à la tonicité musculaire, mais à la doublure adipeuse de la peau. Le moindre amaigrissement ferait tomber toutes ces chairs et riderait la surface cutanée. Le cœur doit être infiltré. On se représente mal ses personnages courant sans essoufflement ou se livrant à un labeur sans fatigue.

En arrivant à notre époque, celle des Modernes, nous sommes surpris de voir combien l'influence que les arts

ont exercé sur la conception actuelle de la beauté est considérable ! Pourquoi, par exemple, dans tout l'art classique ne trouve-t-on que deux statues représentant un homme nu avec des moustaches : le « Gaulois mourant » et le « Gaulois » du groupe d'Arria et Pœtus ?

Parce que nous subissons la mode grecque qui ne comportait pas le port de la moustache. Pourquoi aussi toutes nos statues de femmes sont-elles épilées ? Parce que chez les Grecs et les Romains, de même que chez tous les peuples orientaux, la mode féminine était de s'épiler ? Comment se fait-il qu'à notre époque bien des gens aiment à contempler par exemple la Vénus du Vatican et regardent avec une admiration égale la célèbre statue de Falguière ? Pourtant ces deux femmes sont loin d'avoir le même canon de beauté. La première représente un corps féminin, pleinement épanoui, sans qu'aucune entrave ne soit venu gêner son développement, tandis que la seconde est le type d'un corps de femme moderne déformé dans ses grandes lignes par la mode actuelle. Cela vient d'une seule chose : c'est que l'Européen, à l'exception de l'artiste et du médecin, ne connaît pour ainsi dire rien par lui-même du corps vivant. Aussi, inconsciemment, il réunit par la pensée deux beautés dissemblables, jugeant la seconde qu'il ne connaît pas, par la première qu'il connaît davantage. Il subit l'influence de l'art antique. Pourquoi cela ? Jadis en Grèce, ni rigueur du climat, ni défaut physique n'obligeaient les habitants à cacher sous des vêtements leurs formes admirables. Aussi l'artiste pouvait étudier le nu sous ses formes les plus diverses. Il pouvait avoir une conception de la beauté, se rapprochant autant qu'il était possible de la réalité. De notre temps il n'en est plus ainsi. Bien des gens sont portés à confondre la nudité avec l'immoralité. Les repré-

sentants du peuple allemand, eux-mêmes, ont proscrit de leur assemblée l'image de la Vérité parce qu'elle était nue (ouverture du palais du Reichstag en 1885). Le corps moderne est enfermé dans un costume, et plus rien, avec les modes actuelles, ne permet à l'œil d'en saisir les formes cachées. Aussi l'Européen n'a une idée du corps humain que dans ce qu'il en voit chaque jour, c'est-à-dire de la figure, des mains et des bras. Pour le reste du corps il juge, comme le dit fort bien Stratz, « sur l'impression d'ensemble qu'a laissée la vue de reproductions artistiques ». Un observateur exercé, à qui la démarche et l'attitude fournissent des indices certains sur les autres parties du corps, peut seul découvrir ce que le costume lui cache.

Nous devons ajouter qu'à notre époque, l'invention de la photographie est venu apporter un grand appoint à notre connaissance du beau. Grâce à elle nous pouvons avoir, artistes, médecins, profanes même, des reproductions aussi nombreuses que nous le voulons, aussi exactes que nous le désirons de la forme humaine. La beauté est plus accessible à ceux qui la recherchent et sa vulgarisation peut s'étendre à toutes les branches de la société. On ne peut reprocher à la photographie des fautes de proportions, d'anatomie, de formes et de mouvement. C'est la vraie nature !

Il y a une restriction à faire cependant. La photographie prise de trop près, dont la mise au point sera mal faite, peut donner des fautes de proportions. Les parties qui se trouvent au premier plan peuvent ressortir davantage au détriment des autres. Une chose curieuse à remarquer, c'est que, malgré sa perfection, la photographie ne supprime pas du tout la tradition dans la conception de la beauté. Richer, dans ses « Dialogues sur

l'art et la science » à l'endroit où il traite de la représentation du mouvement, le démontre parfaitement. Il insiste sur ce fait que la majorité des modernes, bien qu'ayant à leur disposition la photographie instantanée qui fixe tous les mouvements de l'action, subissent malgré eux la tradition inconsciente. Il est à remarquer, en effet, que de nos jours peu d'artistes représentent les véritables attitudes de la course ou de la marche.

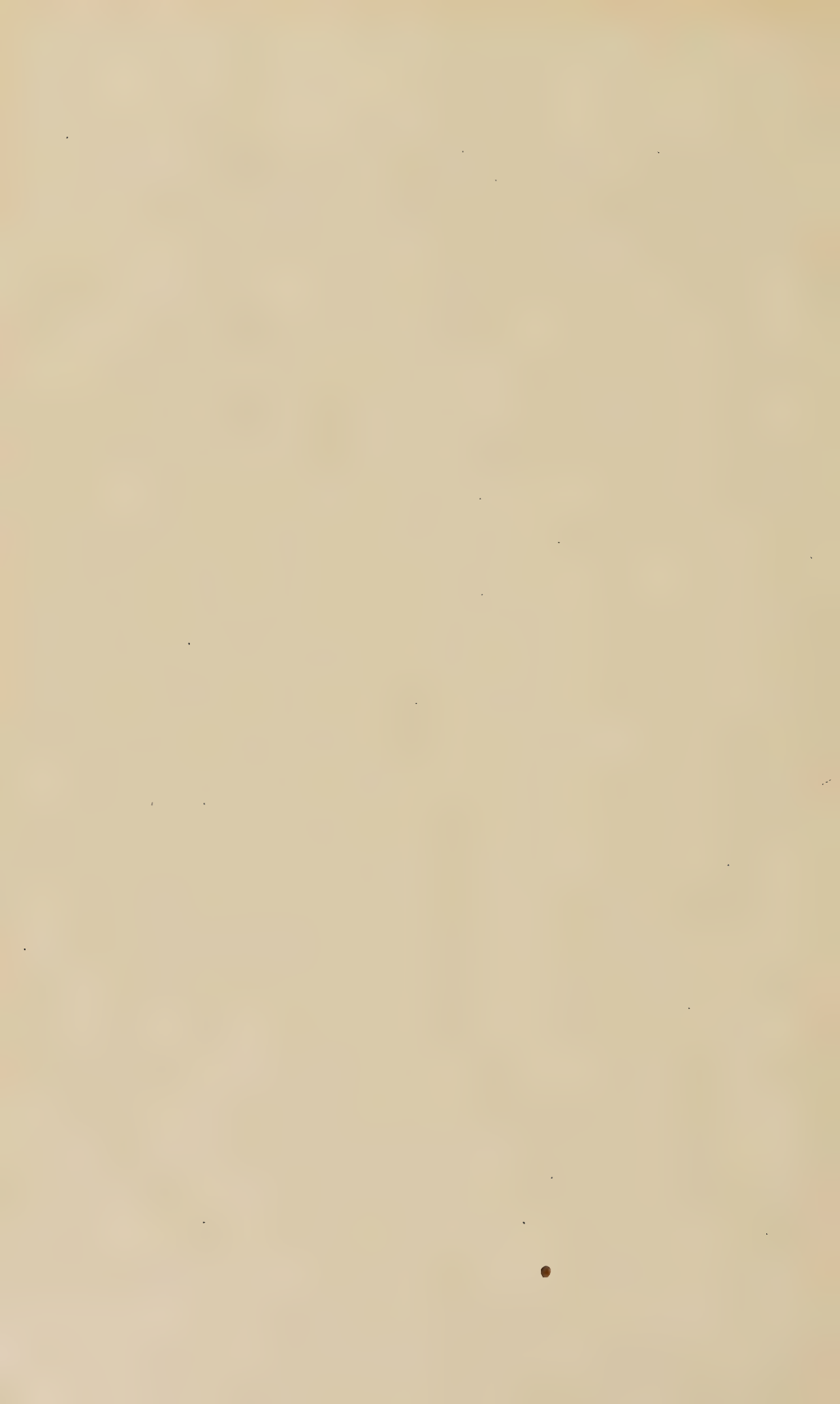
« La plupart du temps, dit-il, ou bien leurs figures semblent tomber ou bien elles paraissent suspendues entre ciel et terre. » Remarquons ceci, que la photographie du mouvement ne donne souvent pas une impression du beau dans son ensemble. Témoin le tableau de la « Toussaint », d'Emile Friant, qui est un des rares tableaux donnant l'expression de la marche, et pourtant sa fillette, s'avancant vers le pauvre auquel elle veut faire l'aumône, n'éveille pas du tout en nous une impression d'esthétique. Se rapprochant autant qu'ils le pouvaient de la réalité, les anciens Grecs, autrement artistes que toutes les générations suivantes, avaient néanmoins su dégager de l'ensemble de la marche une idée plus idéalisée. Ainsi on ne peut reprocher aux « Tyrannicides » au « Faune dansant » de n'avoir point des attitudes rigoureusement conformes à la nature, et cependant on n'a pas, en les regardant, cette impression de marionnettes mues par des ficelles, que l'on a en présence du tableau de Friant.

Nous devons, cependant, terminer cette étude de la beauté dans l'histoire de l'art en disant que l'époque moderne est très florissante. Des milliers d'artistes peignent, sculptent. Consciencieux, ils se rapprochent le plus possible de la réalité. Chaque année, à Paris, s'ouvre une grande exposition où figurent trois à quatre mille tableaux et un millier de statues. Malheureusement, il y a un grand

déchet à constater dans cette production trop intensive, si l'on ne veut garder que les œuvres réellement fortes. Trop de Modernes cherchent un succès facile dans la bizarrerie de la conception, dans la violence des couleurs, et négligent le dessin anatomique.

L'histoire de la beauté, comme nous le voyons, a subi des hauts et des bas, fluctuant tantôt vers la perfection, tantôt vers la décadence.

Elle n'a pas toujours été soumise aux caprices des personnalités, mais elle reflète souvent la mentalité les mœurs et l'éducation physique de l'époque où ont vécu les artistes.



CHAPITRE III

PRINCIPALES CAUSES OU AFFECTIONS QUI PEUVENT INFLUER SUR LA BEAUTÉ EN MODIFIANT LA SANTÉ

Donc, il y a parallélisme entre la santé et la beauté physique. Le raisonnement nous l'a démontré, l'histoire de l'art l'a confirmé. Mais si l'artiste sait reconnaître les grosses déformations qui rendent anormale l'anatomie d'un corps humain, c'est au médecin de découvrir ces petites tares de l'organisme qui pourraient passer inaperçues et suffisent pourtant à rendre incomplète la beauté plastique.

Nous allons essayer d'en rechercher les principales. Un corps peut être déformé d'abord par un trouble de développement de la vie embryonnaire.

En effet, même avant la naissance, il peut y avoir des influences qui perturbent le cours normal de l'évolution. Nous ne parlerons évidemment pas des grosses déformations qui s'imposent, en particulier de celles qui sont

dues à un arrêt de développement. Mais elles peuvent être dues à une exagération ou à une diminution du processus ontogénique. C'est ce qui explique certaines formes de bouches largement fendues ou étroites ou avec tubercule médian trop saillant, les voûtes de palais trop ogivales retentissant sur tout le reste du squelette facial, par cette loi qu'une lésion primitive en entraîne d'autres secondaires et quelquefois à distance.

Cette influence sur la forme extérieure du corps peut être due aussi au sexe, à l'âge.

Ainsi l'homme et la femme représentent deux types parfaitement distincts et achevés, s'étant écartés également du type primitif commun qui est l'enfant. Cette différence propre à chacun peut faire défaut et l'un des deux types empruntera par exemple au type opposé un caractère auquel il n'a pas droit.

Ainsi ne voyons-nous pas des exemples d'individus mâles posséder des traits féminins ou même les tirant du type intermédiaire et ressembler à un enfant. De même la femme est susceptible d'avoir des lignes masculines ou enfantines.

Sans parler des hermaphrodites, qui représentent ceux-là une classe dans l'humanité, heureusement rare, nous rencontrons plus souvent des cas d'infantilisme chez la femme ou l'homme, et, bien que les sujets atteignent déjà leur vingt-cinquième et trentième année, ils n'en paraissent que 14 à peine. Meige nous donne une très belle reproduction de ce type dans sa « Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière » (1895, p. 218). N'y a-t-il pas fréquemment des femmes à l'ossature puissante, et possédant des seins rudimentaires, des hanches étroites, de la barbe, et au contraire des hommes aux attaches fines, à la

musculature petite, avec absence complète ou presque de poils ?

L'âge influence également la forme du corps. Il va sans dire que nous ne voulons pas parler ici de la différence qui existe entre le corps d'un enfant et celui d'un être adulte. Non ! Mais il faut savoir qu'il n'y a pas pour tous les êtres une époque qui est toujours la même, où le corps atteint tout son épanouissement, et une autre où la décrépitude commence forcément. Il n'y a point d'âge fixe. Pour les uns, le corps devient adulte de bonne heure, chez d'autres plus tard. Chez la femme par exemple l'apogée de la beauté n'est pas toujours à la même époque.

Chez les peuples méridionaux c'est le plus souvent 14, 15 ans, chez les Germaniques 20 ans et quelquefois plus tard. Parfois la beauté s'épanouit complètement à 30 ans et plus. De même la vieillesse peut commencer à déformer un corps avant l'heure. Tel le cas d'Amandine, décrit par Charcot et Souques, qui nous montre cette femme courbée, ridée, donnant l'impression d'une vieille de 60 ans et qui pourtant n'est âgée seulement que de 21 ans.

L'hérédité, dont nous avons dit un mot tout à l'heure en passant, peut aussi avoir une influence fâcheuse sur la forme du corps. Si deux individus contractant mariage et présentant des avantages physiques nombreux donnent une race meilleure et bien faite, il est aisé de comprendre aussi que le mariage résultant de deux autres individus présentant des désavantages physiques donnera naissance à une génération inférieure au point de vue esthétique. Les désavantages sont doublés comme les avantages. Ainsi de nombreux mariages entre membres d'une même famille amè-

nent une dégénérescence intellectuelle d'abord, physique ensuite. Les générations précédentes ont toujours eu leur part d'influence sur la conformation d'un corps.

Le corps peut être influencé encore par l'alimentation, surtout pendant la période de formation. Il va sans dire qu'une alimentation insuffisante ne permettra pas au corps d'avoir ses proportions normales, de même qu'une alimentation exagérée ou mal comprise fera dépasser les limites raisonnables de ce corps. Si la nutrition est défectueuse, la quantité de graisse peut être trop grande ou trop petite. Il est vrai que dans les deux cas il peut y avoir une prédisposition innée à la maigreur ou à l'embonpoint. Une alimentation dans laquelle prédominent par exemple le pain et les pommes de terre laissera des muscles faibles, un abdomen adipeux, une peau flasque.

De même un corps qui maigrit après avoir passé par un état d'adiposité considérable, perd toute apparence de beauté ; la peau ne peut recouvrer que jusqu'à un certain point son élasticité première. Aux endroits où l'élasticité a fait défaut, il se forme des plis et des rides.

Reste à parler des deux grandes causes qui déforment le corps sans toucher à sa santé. Dans la première nous considérerons les déformations dues au genre de vie. Dans cette catégorie trouvent place les déformations occasionnées par le poids du corps, les déformations professionnelles, scolaires, celles que procurent la suractivité ou l'inactivité musculaires, et les déformations volontaires. Dans la seconde nous passerons en revue les affections pathologiques guéries, mais ayant laissé des traces de leur passage sur la forme du corps.

La propriété la plus générale des corps vivants étant

d'être soumis à l'action de la pesanteur, et cette action continue tendant à affaïsser les articulations sur lesquelles elle s'exerce, des déformations, plus ou moins importantes, se produisent quand la résistance des moyens d'union est insuffisante, quels que soient d'ailleurs les motifs de cette insuffisance.

Les forces qui, prenant leur point d'appui médiate ou immédiate sur le sol, font équilibre au poids du corps et en maintiennent la forme, sont constituées par les muscles, les ligaments, les cartilages et les os. Mais les attitudes ne sauraient se prolonger sensiblement à l'aide des muscles, en raison de la fatigue qu'ils éprouvent. C'est ce que l'on observe dans les pieds plats, dans les genoux cagneux, dans le déplacement coxo-fémoral, dans les torsions du bassin, les lordoses, scolioses, etc.

Il y a plus ! Quand l'équilibre statique est troublé, c'est-à-dire quand une molécule s'est définitivement écartée de sa distance normale au centre de gravité, il se produit un mouvement de compensation pour amener en sens opposé une quantité pondérable égale à celle qui s'est déplacée. La balance est rétablie au détriment de la forme. C'est la loi des compensations d'équilibre. Où siègent principalement ces déformations dues à la pesanteur du corps ? Fréquemment le rachis subit les premiers effets. Sa déformation peut se faire suivant le plan antéro-postérieur. Soit à cause du poids excessif de la tête, soit à cause de la faiblesse des fléchisseurs ou du ligament antérieur, de la fréquence de l'extension forcée, la courbure cervicale à concavité postérieure peut être exagérée. D'où ensellure cervicale, lordose dorsale et souvent, toujours d'après la loi des compensations, ensellure lombaire. Cette déformation est d'autant plus fréquente, que certaines personnes s'imaginent que tenir

la tête droite équivaut à renverser la tête en arrière, tandis que tout au contraire il faut rapprocher le menton du cou.

De même il peut y avoir des gibbosités dorsales ou des voussures seulement, résultant de l'inclinaison prolongée vers la table ou vers le sol, avec courbure de compensation. Beaucoup de déformations professionnelles sont dans ce cas. C'est ainsi que le vieil agriculteur courbé rétablit, comme le gorille, son centre de gravité, en fléchissant les hanches et les genoux, c'est-à-dire en rapportant en arrière une quantité proportionnelle du bassin. La pression exercée par les poumons et le cœur dans la cavité thoracique et le poids des viscères abdominaux, insérés par le mésentère aux vertèbres dorso-lombaires, tendent respectivement à augmenter les courbures du dos et celles des lombes. Aussi, l'ensellure lombaire est la règle chez les obèses et les femmes en état de grossesse. Ils semblent marcher le ventre en avant. Mais chez ces dernières il faut faire une part dans la production de cette dysmorphie à l'action des muscles dorso-pelviens qui luttent contre l'entraînement du corps en avant. Dans ces déformations les disques intervertébraux subissent une réduction de leur force élastique. De là, la forme du corps est gravement compromise.

Le rachis peut être dévié de sa position normale dans un plan latéral, soit dans la station assise, soit dans la station debout. Les collections anatomiques sont encombrées de bassins déformés qui sont pourtant considérés comme normaux.

Si nous continuons l'examen des effets de la pesanteur sur les articulations du membre inférieur, nous remarquons que, lorsque les forces contractiles sont épuisées, la jambe qui supporte le poids du corps est dans l'exten-

sion forcée et que le cotyle est reporté en arrière; la longueur verticale du membre inférieur diminue, la jambe libre au contraire se place en demi-flexion, en sorte que si nous supposons, ce qui est fréquent, un hancher unilatéral habituel, les deux têtes fémorales affectent avec le cotyle des rapports de continuité anormaux; du côté qui supporte le poids du corps, la tête fémorale se met en contact intime avec la cavité cotyloïde, le ligament antérieur est fortement tendu, le bourrelet cotyloïdien est repoussé, aplati sur le sourcil, et la capsule fibreuse, si justement comparée à un manchon, est incapable de réagir contre un poids double de celui qu'elle devrait supporter. De l'autre côté, c'est le contraire, d'où asymétrie. De là, chez les personnes habituées à se reposer constamment sur une jambe, une altération manifeste de la forme de la fesse, qui va jusqu'à simuler les lésions de l'arthrite coxo-fémorale. Le bord supérieur de la rotule est repoussé en haut au delà de l'étendue de la surface rotulienne du fémur dont les condyles viennent presser sur la partie antérieure des cavités glénoïdes du tibia. Si le ménisque interne vient à céder, le ligament latéral interne cède à son tour, d'où genou valgus ou cagneux qui souvent entraîne le pied valgus.

Dans la station assise, l'équilibre peut être aussi rompu au détriment de la courbure cervicale qui est exagérée, de la courbure lombaire et dorso-postérieure qui est redressée. Le bassin bascule en avant. Ces déformations balancent pour ainsi dire les déformations de la station debout, à la condition naturellement de n'être pas exagérées.

Les déformations du bassin sont aussi nettes, mais nous y reviendrons dans un moment quand nous parlerons des déformations volontaires et pseudo-volontaires. De même

nous verrons plus loin les déformations sacro-lombaires par les attitudes vicieuses dans la station assise.

Voilà dans ses grandes lignes les déformations que la pesanteur fait subir au corps.

Bien des déformations professionnelles ne sont produites que parce qu'elles mettent en jeu, de par l'attitude professionnelle, des pressions mal réparties.

C'est Tardieu qui a fait une étude approfondie des attitudes vicieuses professionnelles et de leur retentissement sur la forme corporelle. Il en a fait trois classes importantes. Dans la première, il range tous les signes qui consistent dans une simple modification de la sécrétion épidermique ou de la coloration et qui peuvent disparaître avec la cessation du travail. Dans la seconde, il range des signes durables (callosités, altérations de la paume de la main). Dans la troisième enfin, se trouvent toutes les altérations permanentes et qui restent comme un stigmate de la profession dont elle est la conséquence : telles sont les déformations des doigts par rétraction musculaire ou aponévrotique, les bourses séreuses accidentelles, les hypertrophies musculaires locales, les déviations du tronc et des membres. Quelques exemples montreront mieux quelles déformations telle ou telle profession fera subir au corps sans entraîner pour cela une incompatibilité vitale.

Chez le tourneur, par exemple, on trouve la main gauche fortement serrée, des durillons digitaux, des pieds élargis, surtout le gauche, le thorax droit porté en avant, Chez le cordonnier, les déformations siègent sur les deux mains et le thorax, on rencontre souvent un enfoncement immédiatement au-dessus de l'appendice xyphoïde ; le sternum est creusé par le soulier comprimé contre la poitrine : nous avons eu dernièrement à l'Hôtel-Dieu un

exemple très caractéristique, qui nous a permis de diagnostiquer la profession rien qu'à la vue. Chez les tailleurs qui ont les jambes croisées et le corps penché en avant, on trouve sur les malléoles externes des bourses séreuses, qui plus tard deviennent des callosités. Chevaliers cite les ulcères aux jambes et une disposition particulière des épaules de l'aiguiseur. Chez les jeunes sujets qui font l'opération du dévidage et du bobinage, les membres inférieurs sont déviés. Les tourneuses qui font marcher à bras des dévidoirs de cocons présentent souvent des incurvations de la colonne vertébrale, un développement excessif des bras, une certaine atrophie des jambes qui paraissent cagneuses. Chez les cantonniers, tailleurs de pierres, on a noté des courbures et des déviations du tronc. Les genoux des tonneliers, par le frottement continué contre les tonneaux, sont le siège de callosités ; les genoux des lavandières ou des religieux sont aussi déformés. Les remouleurs qui font aller la meule avec le pied droit présentent une saillie de la hanche gauche sur laquelle appuie le corps et un abaissement de l'épaule du même côté. Chez les facteurs, l'épaule sur laquelle porte la courroie de la boîte est abaissée. Les déformations des houilleurs de Belgique sont très nettes : les pieds sont en dedans, les mollets en dehors, le bassin déformé avec courbure exagérée des vertèbres lombaires. Beaucoup d'entre eux sont boiteux. De même on peut citer la rétraction de l'aponévrose palmaire chez les manouvriers, les cochers qui tiennent leur fouet serré, les maîtres d'armes qui manient le fleuret.

On pourrait citer aussi de multiples exemples encore. Il n'y aurait qu'à passer en revue toutes les professions pour trouver les déformations qu'elles entraînent, au

moins pour la plupart. Ces déformations sont causées par plusieurs facteurs. Outre l'influence qu'exerce le poids du corps, la direction du mouvement, on peut incriminer aussi la suractivité ou l'inactivité partielles.

La suractivité partielle peut produire l'hypertrophie ou l'hypotrophie ; mais les muscles n'ont pas le pouvoir de déformer les jointures et les os. S'il en était autrement, la plupart des artisans seraient de travers, ce qui n'est pas, en raison même des attitudes variées qu'ils prennent tout en se servant des mêmes muscles. Cependant l'hypertrophie musculaire du deltoïde et du trapèze chez les chapeliers qui soulèvent le fer, celle des jambes des danseuses, celle des divers genres d'acrobates, touchent à la déformation ; mais elles ne prennent pas des proportions véritablement dysmorphiques. Bien souvent au contraire l'atrophie suit cette hypertrophie. A force d'exercice les muscles se fatiguent. L'excès du travail produit l'atrophie partielle et par suite des spasmes fonctionnels, crampes professionnelles, chez les paveurs, les pianistes, écrivains, piétons. Il y a de l'atrophie partielle consécutive. De là l'expression usuelle « avoir des doigts de pianistes », par exemple. Les doigts semblent s'allonger, la main, l'avant-bras s'amaigrissent, les interosseux diminuent, les reliefs s'aplatissent et quelquefois il se produit des griffes provenant des paralysies de quelques muscles.

L'inactivité n'a vraiment d'influence qu'aidée du poids du corps. Pourtant il y a certaines régions du corps qui se déforment en raison de la rupture d'équilibre des antagonistes. Les omoplates par exemple sont maintenues dans la verticalité par l'équilibre tonique entre les grands pectoraux qui produisent un énergique mouvement d'adduction de l'humérus, lequel entraîne l'angle externe de

l'omoplate en avant, et d'autre part le trapèze, le rhomboïde et la portion supérieure du grand dorsal. Or la tendance la plus ordinaire chez les sujets faibles est de favoriser l'action des pectoraux en laissant les bras tomber en avant, en élevant les moignons des épaules et en arrondissant le dos : c'est l'attitude du frisson. L'attitude au contraire du port d'armes fait appel à la contraction du trapèze, du rhomboïde et du grand dorsal. Selon la prédominance résultant le plus souvent de l'un ou de l'autre de ces groupes musculaires, on réalisera une bonne ou une mauvaise attitude, laquelle aura une influence considérable sur la conformation du thorax.

A côté des déformations dues à des influences étrangères à notre volonté, il en est d'autres qui sont placées directement dans le domaine de la volonté. Ce ne sont d'ailleurs pas les moins importantes. De tous temps elles ont existé, et, par une aberration incontestable, l'esprit humain ne s'est pas contenté de les rechercher en vue d'un but pratique à atteindre, mais aussi dans un but esthétique que nous n'essaierons même pas de combattre, tant il est ridicule. Toutes les parties du corps ont été l'objet de déformations. Nous ne nous y arrêterons pas et citerons seulement en passant celles des creilles chez certaines tribus sauvages qui les allongent en pendant au lobule des poids de plus en plus lourds. D'autres peuplades ont une préférence pour les lèvres auxquelles elles font subir la même préparation. Les déformations du sein se rencontrent fréquemment chez les Kabyles et les tribus noires d'Afrique. En Europe même, il nous a été donné de voir cette pratique dans ces bandes de Bohémiens appelés encore Romanichels. Les femmes allongent leurs seins, de telle façon qu'en les lançant par dessus les épaules, elles peuvent faire têter les enfants

qu'elles portent dans le dos. Au début ce fut probablement parce qu'elles y trouvaient plus de commodité. Mais cette tradition de pratique devint esthétique chez elles. Il faut citer aussi les déformations que les peuples d'Extrême-Orient, Chinois, Japonais, font subir à leurs pieds en les introduisant de force dans des sandales trop étroites. Mais une des déformations les plus répandues dans le monde entier et des plus variées, est celle du crâne. Aussi, vu l'importance que dans tous les temps et dans beaucoup de pays on lui a accordée, nous nous y arrêterons davantage.

M. Gosse, de Genève, dans son célèbre « Essai sur les déformations artificielles du crâne », ne cite pas moins de 18 formes qu'il considère comme artificielles, savoir : 1° la tête cunéiforme (Amérique), 2° la tête allongée (Bolivie), 3° la tête irrégulièrement comprimée et dilatée (Pérou et Papous), 4° la tête quadrangulaire (Hte-Maragnon), 5° la tête trilobée ou en trèfle (Golfe du Mexique), 6° aplatie sur le bord (Castres, Toulouse, Ançon, Pérou), 7° dépression et saillie du nez (Sumatra, Polynésie), 8° mongol ou naso-pariétale (Huns, Kalmoucks), 9° prognathe ou naso-frontale (Caraïbes), 10° aplatie sur les côtés (Arabes?), 11° sphérique (Osmanlis?), 12° annulaire (Poitou, Vendée, Seine-Inférieure), 13° bilobée ou sinciputale (Deux-Sèvres), 14° occipital simplement déprimé (Pérou, Mexique), 15° conique tronquée ou occipito-pariéto-frontale (Siam), 16° occipito-nasale (Jura), 17° pariétale simple (Madagascar).

Nous répétons que ces déformations sont recherchées non seulement dans un but de physiologie cérébrale, pour développer certaines aptitudes spéciales en déprimant telle région du crâne pour favoriser le développement de telle autre (Taïtiens comprimant le frontal chez

les guerriers et l'occipital chez les sacerdotes), mais elles sont recherchées aussi pour l'esthétique. C'est en vue d'atteindre un idéal de beauté et de perfection trop lent sans doute, selon leurs vœux, à réaliser par voie d'évolution et de sélection.

Hippocrate les a signalées chez les Colchares ou macrocéphales de la Scythie, Strabon chez les Sigynes des bords de la mer Caspienne, Jornandez chez les Huns d'Attila. Mais c'est surtout dans le Nouveau-Monde que cette pratique paraît avoir été et est encore le plus répandue. Les premiers voyageurs l'ont trouvée établie dans l'Amérique du Nord, le long des côtes du territoire de l'Orégon et sur le revers occidental des Montagnes Rocheuses. On la rencontrait aussi chez les Nootka-colombiens de l'île Quadra et Vancouver et des baies voisine du 46° au 53° de latitude nord; en Louisiane chez les Natchez et les Salkeks, et un peu plus au nord chez les Chaactaws et les Cheeks; dans la Caroline sur les rives du Mississipi; au sud du Mexique et chez les Totonagues de l'île de « los Sacrificios ». Dans l'Amérique centrale on l'a trouvée au Nicaragua et chez les Caraïbes (Antilles). Dans l'Amérique du Sud elle est établie avant la conquête sur le plateau des Andes et le long des côtes du Pérou, en Bolivie chez les Aumaras, au Brésil chez les Garuanas, dans la Guyane chez les Tapoyranas. En Asie cette coutume existait, paraît-il, dans l'ancien royaume de Kachgar (petite Bouckarie), chez quelques habitants de la Syrie. Selon M. Halévy, il est question dans les Talmud, à titre de renseignement ethnographique, de la déformation que les Babyloniens faisaient subir à la tête de leurs enfants, contrairement aux habitudes juives. On signale cette pratique chez certaines sectes de mendiants en Chine, chez certains prêtres du Japon et enfin dans l'île de

Nicobar. Dans l'Océanie, elle est citée par les voyageurs chez les habitants des îles de Sumatra, de Java et de Taïti. Ces déformations crâniennes ont été plus rarement observées en Afrique. Furnari, selon le docteur Lunier, les a rencontrées chez quelques peuplades musulmanes en contact avec les Gerbères, et Schweinfurt les a vues dans le Haut-Nil.

Mais c'est en Europe et spécialement en France que l'on peut de nos jours retrouver les traces de ces pratiques que MM. Foville, Lunier et Broca ont particulièrement étudiées dans le sud-est de la France. En Belgique, à Hambourg, en Autriche et dans d'autres parties de l'Allemagne, sur certains points de la Russie, particulièrement en Crimée, il n'est pas rare de rencontrer des cas très nets de déformations du crâne. En France, la Bretagne, la Seine-Inférieure, les Deux-Sèvres, la Haute-Garonne, l'Ain, la Côte-d'Or, les Pyrénées-Orientales ont subi aussi cette influence fâcheuse. Cette pratique, du reste, tend à disparaître presque partout. On en trouve cependant des traces dans l'Amérique du Nord, chez les Têtes-plates. Les procédés employés pour la pratique des déformations crâniennes ne sont pas extrêmement variés ; c'est toujours avec des liens circulaires agissant sur des plaques que les pressions s'exercent. M. Broca a rassemblé dans le Musée anthropologique de nombreuses pièces osseuses représentant les types de déformations artificielles.

A côté de ces pratiques ridicules, il en est d'autres qui, pour siéger sur d'autres parties du corps, n'en sont pas moins à rejeter. Elles sont encore, quoique plus indirectement, dans le domaine de la volonté. Nous voulons parler des déformations occasionnées par les vêtements, et ce sont surtout les femmes qui sont les victimes par la mode,

Et comme le dit Stratz : « la mode est bien moins destinée à faire valoir la beauté réelle qu'à produire l'illusion de la beauté et à dissimuler les défauts. Aussi toutes les révoltes contre les folies de la mode seront-elles toujours inutiles. » Que de corps abîmés par l'abus du corset, par exemple ! La femme cherche à avoir une taille svelte, et pourquoi cela ? Pour faire saillir les caractères sexuels secondaires et en particulier la poitrine plus encore que pour rendre le corps svelte, elles s'emprisonnent la taille sans égard pour les organes de l'abdomen. Ambroise Paré plaignait déjà les « misérables jeunes dames es-poitrinées », et Montaigne écrivait : « Pour faire un corps bien espagnolé quelle géhenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches jusques à la chair vive ! Oui, quelquefois jusqu'à en mourir. »

D'autres femmes exercent des pressions inconsciemment exagérées. Elles ont à l'esprit cet axiome absurde : « une taille de 60 centimètres est belle, une de 50 centimètres est ravissante », et ainsi de suite.

Nous ne parlerons pas des maladies que peut entraîner le port du corset mal compris, comme la chlorose, la constipation, les affections hépatiques, pulmonaires et cardiaques, car ce serait sortir de notre sujet ; mais pour rester dans le cadre de la question nous devons dire que le port défectueux du corset, sans atteindre le corps dans sa constitution même, peut le toucher dans sa forme. « Sur un corps non déformé par le corset, les contours du thorax ont pour prolongement naturel les lignes de l'abdomen, dont la légère convexité est déterminée par la saillie des muscles, notamment à droite et à gauche de la ligne médiane, au-dessus du nombril. La partie la plus prééminente est la région du nombril qui est parti-

culièrement riche en tissu adipeux. » Telle est la définition de Stralz d'une taille non déformée. Aussi il nous est facile de constater sur un corps nu la déformation produite par le corset. On voit d'ordinaire un sillon transversal au-dessus du nombril. Le tronc semble divisé en deux parties. Le ventre devient plus volumineux, fait saillie en bas et en avant quand plus rien ne le soutient. Le thorax, étant comprimé à sa base, ne sert plus de plan de soutien et, fuyant sous les seins, ne supporte plus leur poids. Ceux-ci tombent. De plus, les muscles, grands droits principalement, qui forment une sangle naturelle au devant du ventre, sont comprimés et comme coupés en deux par le corset. Aussi la sangle s'élargit, le ventre devient flasque. Qu'une grossesse même normale complique cette déformation, ou bien que la femme tende seulement à l'adiposité, le poids s'ajoute alors à la rupture d'équilibre, le sillon de la taille se transforme en un pli profond, enfoui entre deux bourrelets adipeux, le ventre pend lamentablement, les seins glissent sur le thorax. Il est facile de comprendre aussi qu'une pression même faible influera considérablement sur la forme du corps, si le port du corset a eu lieu plus tôt et si la croissance ne permet pas à la taille délicate et flexible de résister convenablement. Un mauvais corset n'agit pas seulement sur les muscles de la taille et l'ossature inférieure du thorax, il agit aussi sur la colonne vertébrale et le bassin. C'est la conséquence fatale des attitudes vicieuses qu'il oblige à prendre.

Nous avons vu précédemment que, dans la station assise, l'équilibre peut être rompu au détriment de la courbure cervicale qui est exagérée, de la courbure lombaire et dorso-postérieure qui est redressée, et que ces déformations balançaient, pour ainsi dire, les déforma-

tions de la station debout; au contraire, il arrive fréquemment que la femme, à cause de son corset et de ses vêtements, aidés souvent aussi d'une fausse éducation, s'assied verticalement en redressant son bassin et en exagérant sa courbure lombaire antérieure. D'où cette ensellure lombaire que l'on trouve chez beaucoup d'entre elles. D'autres, au lieu de faire reposer le tronc sur plusieurs points de l'aire du détroit inférieur et des trochanters, limitent à l'un des côtés leur base de sustentation : d'où déviation latérale du bassin, d'où scoliose de compensation. Et tout cela, pourquoi ? Parce que le corset ne leur permet pas la position physiologique que commande la station assise.

Après le corset, il ne faut pas oublier non plus les déformations que font subir au pied les souliers. Nous ne parlerons pas des déformations légères, comme cors, durillons, mais de celles qui changent la disposition des différentes parties du pied. Ici les femmes sont encore les principales victimes. Toutes veulent avoir petit pied, bien souvent trop petit pied, et cette parole de Stratz est très juste : « Innombrables sont les sœurs de Cendrillon qui ne reculeraient devant aucun sacrifice pour faire entrer de force leur pied dans un soulier trop petit ! » Aussi pour y arriver elles détruisent, par des chaussures incommodes, la beauté naturelle de cette partie du corps. En effet, bien peu de pieds supportent une critique sévère. Le plus souvent, on constate que le gros orteil est dévié en dehors et que les autres doigts sont ramassés sur eux-mêmes.

Après le soulier nous devons incriminer la jarrettière. Elles sont portées tantôt sur le mollet, tantôt au-dessus du genou. Comme tout objet qui fait compression circulairement on peut remarquer le sillon incrusté dans la

peau et quelquefois dans les chairs. La première de ces déformations a eu la préférence des modèles de Rembrandt.

Telles sont les principales influences qu'exercent les vêtements sur la forme du corps.

Une dernière catégorie de déformations prend ici place ; nous voulons parler des déformations scolaires. Nous ne croyons pas sortir de notre plan, en faisant suivre les déformations volontaires, des déformations scolaires. A notre avis, elles sont soumises à la volonté. Ces attitudes vicieuses des écoliers pourraient parfaitement être évitées sous une rigoureuse surveillance. Par conséquent elles font partie, plus inconsciemment peut-être, mais avec non moins de vérité, des déformations volontaires. La principale attitude vicieuse dans les écoles vient d'une station assise mal comprise. Or l'observation nous montre : 1° que chez les jeunes sujets la station assise s'effectue presque toujours sur la fesse gauche ; 2° que les sujets du sexe féminin sont beaucoup plus longtemps assis que les garçons ; 3° que les déviations latérales de la colonne vertébrale sont moins fréquentes chez les jeunes filles que chez les garçons ; 4° que les jeunes filles qui offrent une scoliose lombaire s'asseyent neuf fois sur dix sur la fesse gauche, et que, dans la même proportion, la colonne lombaire s'incline à gauche, tandis que le corps des vertèbres se tourne vers la droite. Il est difficile de décider si c'est en vertu d'une asymétrie ou d'une faiblesse primitive gauche que le côté gauche est préféré dans la station assise ; plus vraisemblablement la nécessité pour les filles d'avoir une complète liberté de la main droite, soit pour les travaux manuels, soit pour assembler vers la droite les plis de leur robe, soit enfin pour obéir aux préceptes

d'un maître d'écriture, explique cette préférence incontestable. Il est d'ailleurs certain que la scoliose est commune dans les villes, les couvents et les pensionnats, et rare à la campagne. Ces scolioses sont souvent compliquées d'une élévation de l'épaule correspondante et d'une inclinaison du bassin. Telles sont les déformations scolaires que les hygiénistes et les pédagogues s'efforcent de combattre avec tant d'ardeur.

La beauté du corps peut être atteinte d'autres façons encore.

Beaucoup de maladies peuvent se déclarer et surtout guérir sans modifier en rien la forme du corps. Il en est d'autres qui, bien que laissant le corps indemne, fixent sur lui les traces de leur passage. Dans quels cas la forme du corps peut-elle être modifiée? La forme extérieure du corps dépend d'abord du squelette qui en est, pour ainsi dire, la charpente, puis des muscles qui s'attachent sur lui, enfin de la peau et de la graisse. Donc, sans parcourir toute la pathologie et passer en revue toutes les affections qui laissent, après leur guérison, des déformations, nous indiquerons seulement les plus importantes d'entre elles.

Il va sans dire que, parmi les maladies qui influent le plus sur le squelette du corps, il faut mettre en première ligne celles qui surviennent au moment de la croissance, période délicate pendant laquelle les os restent d'une impressionnabilité exquise. La plus importante de toutes et qui est en même temps la plus répandue, la plus connue, est le rachitisme.

Un rachitique peut guérir très souvent, même si les difformités sont considérables, mais il reste un être difforme, chétif, condamné à une infériorité physique que le

développement des facultés intellectuelles ne suffit pas toujours à compenser.

Nous ne voulons pas parler naturellement des formes graves du rachitisme, qui atteignent toujours les fonctions physiologiques et qui retentissent principalement sur les poumons et le cœur, tels ces thorax fortement déformés accompagnés d'haleine courte prouvant que les fonctions cardio-pulmonaires sont gênées et qui peuvent à la première alerte enlever le malade. Laissant ces formes graves de côté, nous parlerons seulement des déformations rachitiques moyennes et qui atteignent celui qui en est porteur seulement dans son habitus extérieur. Il n'y a pas de phénomènes généraux, pas de réaction du côté de système nerveux. L'enfant n'a pas cessé de marcher ou bien il peut avoir marché plus tard que de coutume. La dentition est en retard ; la tête est le plus souvent volumineuse, avec un front saillant caractéristique. On observe du gonflement des malléoles, des genoux, du poignet, surtout à l'extrémité inférieure du radius et du cubitus, et enfin des extrémités antérieures des côtes, au niveau de leurs articulations chondro-sternales. Le thorax quelquefois est aplati, le ventre saillant. La colonne vertébrale est d'ordinaire intacte. Les fémurs et les tibias se courbent vers leurs extrémités épiphysaires et non à leur partie moyenne, c'est-à-dire qu'ils peuvent ne pas présenter la forme en lame de sabre ou de parenthèse. Les ligaments articulaires se relâchent un peu : la santé générale n'est point troublée, le jeune malade ne recherche point le repos comme dans la forme grave : il n'a jamais quitté ses jeux, cependant il se fatigue un peu plus vite. La marche est souvent difforme et pénible.

En résumé, les déformations constituent ici toute la gravité de la maladie. Dans une autre variété plus atténuée, la déformation peut se localiser à une seule région, au thorax, aux membres, au crâne. Il n'est pas rare de rencontrer des enfants qui ont de l'embonpoint et tous les signes d'une belle santé et sur lesquels se produit, de trois à six ou huit ans surtout, une courbure plus ou moins accentuée des tibias et des fémurs d'un seul côté, ou des deux. Par suite de l'insuffisance du dépôt calcaire, les os sont restés mous et se sont épaissis aux articulations. Que le poids du corps vienne s'y ajouter, il en résultera des déviations plus considérables encore. La guérison survenant, il se produira un dépôt calcaire très abondant qui fixera, pour ainsi dire, les os dans leur forme actuelle. Ces déviations seront transformées en infirmités.

Ce que nous disons du rachitisme nous pouvons le dire de la syphilis héréditaire ou acquise.

Toutes les autres maladies concernant les os n'ont, en regard du rachitisme, qu'une importance secondaire. Nous ne parlerons donc pas de l'ostéomalacie, de l'ostéomyélite. Nous ne citerons qu'en passant les déformations limitées à un seul organe, à une seule pièce osseuse par exemple, n'apportant aucune modification dans l'ensemble, ni dans les rapports symétriques de la partie avec les parties voisines. Tels sont les cals vicieux des fractures, qui ne changent rien à la direction générale de l'os et n'amènent aucun dérangement dans les fonctions. Seul un gonflement local, déformation légère, révèle la présence du cal.

Nous disions que le deuxième facteur déterminant la forme du corps était les parties molles. Mais les maladies de l'appareil musculaire sont rares dans leurs formes

légères et par conséquent ne doivent pas retenir notre attention. Nous ne parlerons pas davantage des maladies musculaires d'origine spinale (Erb, Landouzi, Déjérine, Leyden) dont les déformations pathologiques sont par trop évidentes.

Il n'en est pas de même pour la peau et les couches adipeuses. La beauté du corps est rarement atteinte dans sa forme par les affections de la peau. Mais la douceur et le teint de l'épiderme peuvent souffrir et par conséquent enlever au corps un de ses caractères de beauté. Les cicatrices, non seulement par leur rétraction, mais aussi par leur couleur nacrée, peuvent trancher hideusement ou tout au moins désagréablement sur la peau. Les marques de la petite vérole défigurent un joli visage. Les envies, certains grains de beauté peuvent aussi être laids.

La déformation siégeant uniquement sur la couche adipeuse ne dépend que de deux facteurs seulement : ou bien de la trop grande quantité du tissu adipeux sous-cutané, ou bien au contraire de son absence.

La forme normale n'existe pour ainsi dire plus chez les obèses : ventre gros, à bourrelets énormes, muscles recouverts par une épaisse couche de graisse et ne dessinant plus leurs saillies, replis accentués du cou, du menton ; bras, jambes en cylindres, pieds élargis par la pesanteur, etc. Rubens a pris plusieurs types de ses tableaux dans cette catégorie.

L'absence ou la diminution anormale de la couche adipeuse, à un degré moindre il est vrai, influe sur la forme du corps, qui devient sec, anguleux, permettant aux os de surface de faire saillie : pommettes, clavicules proéminentes, métacarpe, métatarse se dessinant sous la peau. C'est presque toujours la conséquence d'une ali-

mentation défectueuse et d'un genre de vie mal approprié.

La beauté de la couleur peut aussi souffrir de l'action du froid et de la lumière. Les gens vivant au grand air ont le teint coloré, ceux qui ont une vie sédentaire sont pâles. D'autres, n'exposant que certaines parties de leur corps, voient ces parties se colorer plus vivement.

En résumé, parmi toutes les parties du corps qui peuvent être atteintes dans leur forme, c'est le squelette qui a le plus souvent à souffrir et le plus fréquemment c'est le rachitisme qui est la cause de sa déchéance anatomique.

CHAPITRE IV

COMMENT ARRIVER A LA BEAUTE PAR L'HYGIÈNE

Une conséquence pratique qui s'impose, c'est que tous nos efforts doivent tendre vers la parfaite beauté. Tout réside donc dans l'hygiène de la beauté et de la santé. Il faudrait des volumes pour détailler, comme elles devraient l'être, les règles à suivre pour atteindre ce but. Aussi nous contenterons-nous de tracer les lignes générales de la culture de la santé qui amènera à la beauté physique.

Pour ne pas pénétrer dans un terrain trop vaste, nous ne parlerons pas du retentissement que peut avoir sur l'individu l'hygiène en général, hygiène des villes, des habitations, des maladies transmissibles, renvoyant aux traités spécialement écrits dans ce but. Nous nous bornerons simplement ici, pour que notre travail ait quelque utilité, à indiquer la voie pour développer notre santé particulière, insistant surtout sur certaines erreurs de

notre siècle, que bien des gens ne savent pas éviter, et sur les procédés les meilleurs de culture physique.

L'hygiène à tous les âges de la vie nous servira à atteindre ce but.

La première chose qu'on doit faire pour l'enfant, c'est de ne pas gêner son développement dans le sein de sa mère ; par conséquent, il ne doit subir aucune compression mécanique, aucun traumatisme, et de l'hygiène de la mère dépendra son développement normal, physiologique.

A la naissance, il faut veiller à ce que rien ne vienne gêner, en quoi que ce soit, la croissance ; donc, il vaudra mieux conseiller, pour le nourrisson, des maillots à l'anglaise permettant le libre mouvement de ses membres qui pourront s'étirer, remuer. L'enfant grandit encore. C'est à ce moment qu'il faut faire attention aux déformations qui peuvent se produire. On ne doit pas le forcer à marcher trop tôt, car Hoffa et d'autres auteurs croient que les déviations du genou peuvent provenir du poids relativement trop lourd qu'ont à supporter les os faibles dans la station debout. L'enfant se sentant capable de marcher donnera instinctivement des signes de satisfaction lorsque sa mère le mettra debout.

Il commence à marcher. C'est maintenant qu'il faut se garer des maladies qui guettent et atteignent le corps pendant sa croissance. Les formes du petit être sont délicates et inachevées, et subissent alors une influence plus durable qu'à l'âge adulte. De un à quatre ans surtout, il faut surveiller l'enfant au point de vue du rachitisme principalement, empêcher les troubles particuliers dans la croissance des os. Il ne faut donc pas le faire marcher tant que son squelette n'aura pas une consistance suffisante. Nous savons que cette malléabilité du squelette est

surtout due à des intoxications d'origine digestive. Il faudra par conséquent veiller à alimenter rationnellement l'enfant et effacer dès l'origine les moindres traces d'entérite.

C'est surtout dans la classe ouvrière des grandes villes qu'il faut exercer une surveillance très active. Il y a au moins 30 pour 100 d'enfants rachitiques d'après Senator et Ritchie.

De même si nous recommandons, au point de vue de l'éducation statique de l'enfant, d'éviter la marche prématurée, de même il faut veiller à l'attitude de la plante des pieds sur le sol, à l'extension de la cuisse sur la jambe, à l'aplatissement de l'abdomen, à la saillie du thorax isolé.

Si le corps est normal dans son développement, pendant les premières années il ne fait que grossir. Donc, surveillons l'alimentation et le genre de vie de l'enfant. Une nourriture substantielle, riche en albumine, est indispensable pendant sa croissance. La viande, le lait, les œufs constituent la meilleure alimentation. Ordinairement, les classes pauvres y suppléent par les aliments de valeur inférieure, pommes de terre, pain, légumes secs qui, à quantité égale, sont loin d'avoir le même degré de valeur nutritive et dont l'assimilation demande au corps une somme de travail plus considérable. Souvent aussi, dans ces classes pauvres, la quantité n'est pas suffisante. Avec le lait et la viande par exemple, on constate que les tissus, muscles surtout, acquièrent la vigueur et la fermeté, la peau est plus souple, la graisse moins abondante. Les tissus nobles dominant. Au contraire une alimentation de pain et de pommes de terre laissent les muscles faibles et répand la graisse dans l'organisme: gros ventre, peau flasque, voilà ce que l'on constate. Donc, il faut autant que

possible s'en tenir à une nourriture satisfaisante comme quantité, comme qualité surtout.

Ce que nous disons ici de l'alimentation pour l'enfant peut aussi s'appliquer à l'homme et à la femme. Dans un article de la *Revue*, n° 14, parue le 15 juillet 1908, nous lisons une chose très juste : « La beauté ne se conserve qu'à la condition d'avoir un bon estomac toujours exempt des perversions de régime. » C'est logique.

L'appareil digestif est comme le foyer d'une machine. C'est lui qui est chargé de fournir le combustible à tout le corps. La Fontaine le montre fort spirituellement dans sa jolie fable les « Membres et l'Estomac ».

Mais, comme nous l'avons vu, une des grandes causes de déformations chez l'enfant réside dans les attitudes vicieuses scolaires. Ici quelques mots sur la prophylaxie de ces déformations pourraient rendre à l'hygiène publique et à la pédagogie un service considérable. Si les productions des déformations par l'action du poids du corps vicieusement équilibré étaient supprimées, le nombre des déformés diminuerait dans de grandes proportions. Les maîtres et les maîtresses d'école enseignent souvent telle ou telle attitude à leurs élèves, soit-disant la mieux adaptée à la croissance, sans savoir seulement au juste eux-mêmes quelle est la bonne. Il faut ajouter ceci, pour leur défense, qu'ils étaient mal secondés par le matériel des écoles. Maintenant il n'en est plus ainsi. L'hygiène a lancé des types pratiques de bancs et de pupitres. Mais il ne faut pas oublier une chose, c'est que les meilleurs bancs et les meilleurs pupitres ne servent de rien si les élèves s'y tiennent de travers. Quand les maîtres ou maîtresses d'école ordonnent aux enfants de se tenir très droit en écrivant, de « creuser les reins », que font-ils, sans le savoir ? Ils exagèrent les courbures de la station

debout, ne sachant pas que la station assise est faite pour compenser celles de la station debout. D'autres vont jusqu'à dire à l'enfant de mettre le coude gauche plus haut que le droit. De cette façon le poids du corps étant sur le gauche permet toute légèreté et toute souplesse du droit qui doit être près du corps. Inutile de montrer le ridicule d'une telle position chez un enfant : déviation latérale de la colonne, inclinaison défectueuse du bassin, des côtes, des omoplates, de la tête, voilà à quoi aboutit cette position. Quelle est la bonne position à prendre ? Le corps doit être d'aplomb sur le banc, les avant-bras s'appuyant légèrement, le dos légèrement arrondi permettant au sacrum de s'incliner en arrière et en haut et aux reins de se fléchir. Cette position sera une position de repos et de compensation par rapport à la station debout. Il ne faut naturellement pas exagérer cette flexion qui deviendrait alors déformatrice.

Pour que le corps de l'enfant soit beau et puisse grandir dans de bonnes conditions, il ne faudra par conséquent l'affaiblir dans aucune de ses parties. Donc, on ne lui demandera une somme de travail intellectuel qu'en tant que sa santé n'aura pas à en souffrir. Cette somme est variable avec chaque enfant. En principe, il faut répartir avec justesse les heures de repos et de travail. La commission d'hygiène scolaire a fixé à un maximum de 3 heures par jour la durée des classes pour les élèves des écoles maternelles et de la première année de l'école primaire, c'est-à-dire pour les enfants jusqu'à 8 ans ; de 4 heures pour ceux de la seconde année, et de 6 heures pour les élèves des cours moyens et supérieurs. Elle a de plus expressément stipulé que les séances d'études ne dépasseraient pas, comme durée, une heure, au plus une heure et demie, et seraient suivies d'un intervalle de repos

et de récréation. Cette récréation doit avoir lieu en plein air et non dans une salle. En Angleterre, certains collèges divisent leur programme scolaire comme suit : une heure de travail, une heure de récréation.

L'enfance et l'adolescence sont les âges où le sommeil est le plus nécessaire et où sa privation retentit le plus sur la santé. La commission d'hygiène demande 9 heures de sommeil pour les enfants au-dessous de 12 ans, et 8 heures pour ceux au-dessus. Les écoliers doivent s'coucher de bonne heure.

Mais si l'on cherche à développer leur intelligence, il ne faut pas oublier leur corps. L'éducation doit aussi s'appliquer à faire des organismes sains et robustes. « *Mens sana in corpore sano.* »

En principe, ici aussi, nous devons donc recommander les exercices physiques. Mais « exercice physique » est une expression vaste qui peut, si elle est mal comprise, ne pas faire assez de bien ou, au contraire, faire beaucoup de mal. Il faut tout d'abord que l'exercice soit proportionné aux forces de l'organisme.

Si un exercice modéré est bienfaisant, quand il est exagéré il devient dangereux. Comment reconnaître dans un exercice physique le moment où il faut s'arrêter. Deux signes l'indiqueront : « la fatigue » et « l'essoufflement ».

Il faut donc éviter le surmenage physique comme intellectuel. Il y a trois catégories d'exercices physiques pour l'enfant : 1° les exercices de vitesse ; 2° les exercices de force ; 3° les exercices de fond.

Plus l'enfant est jeune et plus les exercices de vitesse lui seront préférables. Sa cavité thoracique, par la ventilation salubre du poumon, se développera. Lagrange dit qu'un enfant consomme plus d'oxygène en courant

dans ses jeux qu'en soulevant une haltère. Les exercices de force sont indiqués quand le corps devient adulte. Encore doit-il être soumis à des règles spéciales. Pourtant l'enfant peut faire quelques exercices de force, comme la lutte, par exemple, à la condition toujours de rester dans les limites raisonnables.

A ceux qui seront débiles, il vaudra mieux recommander les exercices qui excitent la circulation pulmonaire principalement, marche, excursions pédestres en montagne. Là encore, il faut de l'entraînement, car les exercices de fond sans entraînement peuvent être très dangereux.

En terminant l'hygiène physique de l'enfant, nous devons recommander en résumé : 1° dans le jeune âge, d'éviter les déformations par une marche prématurée ; 2° plus tard de développer rationnellement le corps par des exercices physiques proportionnés à leurs forces et surtout d'éviter les attitudes vicieuses.

L'enfant devient homme ou femme. Que va-t-il faire pour acquérir ou pour conserver la beauté de son corps ? Hommes ou femmes doivent chercher à faire de la culture physique. Comment y arriveront-ils ? Doit-on leur conseiller les sports ? Non ! Chaque sport donne au corps une forme particulière, mais aucun ne le développe complètement et d'une façon irréprochable. Or nous avons vu que le corps devait, pour être beau physiquement, être proportionné et développé dans chacune de ses parties. D'ailleurs dans la pratique exclusive d'un sport on voit surtout la virtuosité. La préoccupation qui domine, ce n'est pas l'amélioration de la race par l'amélioration de l'individu, mais c'est au contraire l'exagération des fonctions d'un organe. Dans les sports on travaille plus pour la galerie que pour soi-même. C'est de la « recordma-

nie ». Il faut que le corps soit également apte à tous les exercices, aussi bien à ceux de force qu'à ceux de souplesse. De nos jours on encourage les sports ; on ferait mieux de réserver les encouragements pour des individus complets, c'est-à-dire pour des corps capables à la fois de courir, sauter, lutter, grimper, enlever un fardeau, le porter, etc... Il ne faut pas seulement des individus ayant des bras et pas de jambes ou pas de poitrine, il faut des êtres développés selon l'harmonie, selon les lois de l'esthétique humaine.

La culture physique doit viser l'intégralité du développement humain. Notre corps ne deviendra pas beau et fort du premier coup. Aussi il faudra y arriver progressivement : c'est là l'entraînement ; c'est la préparation à un effort, quel qu'il soit, par une série d'efforts de même nature, plus petits, progressifs, gradués, pour arriver sans fatigue à un degré correspondant aux ressources de chacun.

Pour préparer un entraînement raisonné et méthodique, il faut d'abord se baser sur le temps que les individus peuvent consacrer chaque jour à leurs exercices. A l'ouvrier, l'employé ou le fonctionnaire, qui toute la journée est pris, et à qui il est impossible de distraire le temps nécessaire pour faire de longues séances, que faut-il conseiller ?

Selon ses goûts ou l'emploi de son temps, il s'entraînera le matin en se levant, ou le soir avant de se coucher, une ou deux heures après le repas ou un peu avant le repas du soir. Avant toute chose, l'élève se placera complètement nu devant une glace, prendra ses mensurations et passera un examen détaillé de son académie. En toute bonne foi il s'avouera ses imperfections. Sa poitrine n'est-elle pas trop étroite ? ses jambes trop minces, ses bras

sans muscles, ses muscles abdominaux trop lâches ? etc. Il n'aura qu'à se comparer avec une bonne copie en plâtre du « Gladiateur », du « Discobole » ou du « Mars Borghèse », qu'il aura chez lui. De cette façon il pourra corriger ses défauts.

Quel exercice physique fera-t-il ?

Cela nous emmènerait trop loin et d'ailleurs nous n'avons personnellement pas assez d'expérience pour le dire. Mais ce que nous pouvons faire, c'est de conseiller telle ou telle méthode qui nous paraisse la meilleure.

Elles sont nombreuses et chaque jour nous en amène de nouvelles. Une des principales et des plus universellement connues est la méthode de Ling, appelée encore gymnastique suédoise, basée sur un travail systématique et rationnel, non seulement des muscles, mais des principales fonctions, en particulier respiratoires. Cette méthode très bien conçue s'applique à l'homme aussi bien qu'à la femme. Certains l'emploient même chez les petits enfants à qui ils font faire mécaniquement des mouvements inspiratoires et expiratoires pour développer leur poumon, leur thorax et surtout pour augmenter leurs fonctions physiologiques.

La méthode du professeur Desbonnet, la culture physique par le Sandow sont des méthodes excellentes aussi. Elles sont basées sur des résistances à vaincre, résistances de plus en plus fortes (cordes élastiques, poids légers, poids moyens, poids lourds). Toutes sont excellentes. Nous renvoyons pour les détails aux traités de chacune de ces méthodes. Pour l'employé et l'ouvrier, après avoir terminé leur semaine d'entraînement, nous leur conseillerons d'employer leur dimanche à faire des excursions à pied, à bicyclette, pour respirer l'air pur des espaces et surtout des montagnes. Ou bien ce jour-là

ils peuvent faire du canotage, de la natation, de la course à pied.

Mais la marche est encore la meilleure gymnastique en plein air sous le bon soleil. Quand on a passé toute sa semaine enfoui dans un bureau, dans un magasin, dans un atelier, il n'est que trop légitime, comme le dit Albert Surier, « d'aller se retremper dans le bain de Jouvence de l'éternelle nature, loin des villes empestées et fiévreuses, sous le grand ciel limpide, parmi l'impérissable beauté des choses ».

Nous devons conseiller aussi, pour augmenter les fonctions de notre corps, l'hydrothérapie et la balnéothérapie.

Ces mots d'apparence barbare et scientifique ne doivent pas effrayer. C'est un usage rationnel de l'eau froide. Tandis que l'eau chaude déprime, l'eau froide tonifie.

Depuis Hippocrate et Celse jusqu'à Brand on l'a préconisée. En hydrothérapie, l'eau s'applique sous trois formes principales : les ablutions, les affusions et tub, enfin les douches. Les premières constituent seulement des soins de propreté, un des éléments essentiels de la santé. Le tub et surtout la douche (pluie et jet) ont des effets merveilleux. En dehors de la peau qui est débarrassée des poussières et des corps étrangers qui peuvent la salir et en entraver le fonctionnement normal ; en dehors de l'accoutumance au froid qui en résulte, par conséquent de l'augmentation de résistance organique, il se produit une régularisation plus ou moins complète des grandes fonctions : circulation, hématoïse, nutrition. Il y a quelques précautions à prendre, être à jeun, exécuter pendant la douche des mouvements de bras et de jambes, puis, après la douche, pour favoriser la réaction, des massages et des frictions. Il faut absolument éviter de se laisser saisir par le froid.

Nous devons conseiller aussi les bains. Sans aller jusqu'à faire comme le docteur Georges Rouhet, de Paris, qui les préconise même pendant l'hiver et parmi les glaçons, nous les recommandons d'abord parce qu'ils permettent de s'exercer et se perfectionner dans la natation, ensuite parce qu'ils ont une haute valeur physiologique. A côté de la sédation que le bain exerce sur le système nerveux, il agit puissamment sur la nutrition, en augmentant le nombre des hématies et en facilitant la formation de l'oxyhémoglobine, sur la circulation en abaissant le nombre des pulsations cardiaques qu'il rend plus fortes, et en ramenant la pression artérielle à la hauteur physiologique ; par là, il décongestionne le rein, facilite la diurèse et l'élimination des toxines ; sur la respiration enfin, en décongestionnant le poumon et en calmant ainsi la dyspnée.

Ces considérations sont indispensables à tout être, hommes, femmes, enfants, pour parvenir à cet idéal en deux parties : la force et la santé, dont la synthèse, but suprême que nous n'oublions jamais, est la beauté du corps.

Maintenant que nous avons énoncé quelques règles d'hygiène indispensables dans certains cas, utiles seulement dans d'autres pour acquérir et conserver une belle santé, il serait bon de montrer dans quels cas, la santé féminine principalement, puisque c'est elle qui en souffre le plus, pourrait s'accroître des modifications qu'on apporterait aux vêtements. Nous avons vu précédemment combien le corps féminin était souvent déformé par la mode.

La taille souffre dans un corset défectueux, la peau et quelquefois les chairs se déforment par le port des

jarretières et les pieds sont torturés dans de petits souliers.

Quels remèdes apporter à cet état de choses ? Les remèdes existent, mais ils ne sont pas employés.

Le vieux Sömmering est mort depuis près de cent ans et pourtant on continue à porter des corsets. La coquetterie prévaut sur le raisonnement.

Pourtant les deux pourraient fort bien aller ensemble. Il ne faut pas croire que le corset soit une mauvaise chose en lui-même. C'est le corset mal compris qui déforme le corps, de même que le moment où il est porté est souvent mal choisi. Il va sans dire que la jeune fille, à l'époque de la puberté, ne devra pas en porter. Combien de jeunes filles, désireuses de faire comme leurs sœurs aînées ou les voisines, emprisonnent de trop bonne heure leur taille délicate, surtout si les malheureuses n'ont pas ce qu'il est convenu d'appeler une « jolie taille » ! Plus tôt le corps est comprimé dans un corset, plus les effets de ce dernier sont nuisibles, plus les formes sont atteintes, plus les fonctions internes, cardiaques, pulmonaires, hépatiques et digestives sont entravées.

De même si le port du corset est à critiquer chez une jeune enfant, de même et surtout on doit le défendre chez une femme enceinte : la mère et l'enfant peuvent en supporter de graves conséquences. L'enfant a besoin de n'être pas comprimé, car l'espace dans lequel il peut se mouvoir n'est pas considérable ; la mère n'en a pas besoin davantage, car la paroi abdominale, déjà fortement tendue, subit du fait de la compression, comme nous l'avons vu, une déformation plus grande encore. Les muscles faiblissent et perdent leur élasticité.

Conclusion pratique : Toute femme en état de grossesse devra abandonner le corset et le remplacer par des

bandes qui soutiendront et relèveront seulement le ventre sans le comprimer. La beauté des seins et du ventre pendant les derniers temps de la grossesse dépendra de l'élasticité de la peau. Il sera bon alors de laver souvent et largement ces parties avec une solution d'alcool à 30°, aussi froide que possible.

Pendant les premières semaines qui suivent l'accouchement, il faudra maintenir le ventre avec des vêtements serrés jusqu'à ce que la paroi ait complètement recouvré son élasticité première, c'est-à-dire pendant six semaines environ et, comme le dit Stratz, « autant de jours en moins, autant de coups portés à la beauté ! »

En Angleterre, il est d'usage de mettre dans le trousseau de la jeune mariée une ceinture qui s'adapte exactement à la forme du ventre encore vierge. Immédiatement après l'accouchement, la jeune femme met la ceinture. Elle souffre un peu pendant deux ou trois jours, mais elle s'y habitue et le ventre retourne à ses dimensions premières sans avoir perdu sa beauté. Chez certaines femmes indiennes, il existe une ceinture que la civilisation devrait bien introduire en Europe. Nous voulons parler de la « *quirita javanaise* ». Elle consiste en deux bandes de toile rectangulaire, cousues l'une à l'autre par leur milieu. Celle qui est la plus extérieure est découpée de chaque côté, en lanières dont le nombre varie de cinq à dix. La bande intérieure est fortement serrée autour du corps, puis on attache solidement sur l'abdomen les extrémités des lanières de la bande extérieure. Suivant le besoin on serre ou on desserre chaque nœud.

Quel est le type de corset hygiénique ? Nous renvoyons pour les détails à la thèse de Mme Gache-Sarraute, docteur en médecine. C'est un corset ceinture. En principe le corset est excellent quand il répond à trois conditions :

1° il doit reposer sur les hanches pour ne pas comprimer les parties molles ; 2° il ne doit pas être serré afin de ne pas gêner les mouvements du corps, ni comprimer les organes sous-jacents, c'est-à-dire l'estomac, le foie et les intestins ; 3° il ne doit pas monter trop haut afin de ne pas gêner la respiration et ne pas nuire au mouvement et au développement des muscles du dos. Un des avantages du corset est d'empêcher la taille de supporter inégalement le poids des vêtements. Avec lui, la pression qu'ils exercent est mieux répartie.

Quand doit-on conseiller le port du corset ?

Autant de femmes, autant d'époques différentes. En pratique, on ne le conseillera que lorsque le corps sera épanoui, et que les hanches qui doivent supporter tout le poids des vêtements seront bien développées.

La seconde partie du vêtement à réformer est le soulier. Inutile de nous étendre sur ce sujet, car il est facile de deviner le remède.

Contre la jarretière, il nous sera plus facile de réagir. La coquetterie féminine est plus accessible parce que la jarretière ne se voit pas. Par conséquent, il n'y a pas de raisons pour la conserver. A quoi bon déformer son genou ou son mollet, à quoi bon se donner des varices, puisque la jarretière ne sert pas à embellir ? Aussi la mode l'a presque généralement délaissée pour la remplacer par la jarretelle qui prend le bas, longe la cuisse et va s'attacher au corset. Encore faut-il la refuser chez les jeunes enfants, dont les jambes, d'après Lücke, sont déviées par les tractions latérales occasionnées par elle. Aussi le mieux chez eux est de leur faire porter des chaussettes.

Nous croyons avoir suffisamment mis en garde le public contre les principales causes qui touchent à la

santé ; nous lui avons donné, brièvement il est vrai, mais aussi clairement que nous le pouvions, quelques conseils d'hygiène pour accroître et conserver la santé, principe fondamental de la beauté.

En travaillant à notre santé nous travaillons à notre beauté.

« Vers l'année 1820, a dit Jean Finot, dans la *Revue* numéro 7 du 1^{er} avril 1908, on considérait la santé comme une chose vulgaire. On adorait la pâleur des anémiés, les traits rentrés des phtisiques, les yeux hagards de l'insomnie ou la mélancolie des déséquilibrés. Une mode bizarre avait présidé à la naissance de ces goûts morbides. Aujourd'hui, la même mode les renie ostensiblement. Leurs jours sont comptés. La race des Werther mélancoliques, des Manfred maladifs ou des Chatterton toujours évanouis, aura, sous peu, vécu. Comme l'on affichait, il n'y a pas encore longtemps, les ravages de la phtisie, de l'anémie et de la neurasthénie, on affichera alors, avec le même orgueil, des muscles solides et une santé robuste. »

D'ailleurs nous ne devons pas oublier qu'en travaillant pour nous, nous travaillons pour nos descendants. Nos efforts doivent tendre vers ce noble but, d'autant plus volontiers que la première récompense est pour nous-mêmes. Et puis quel élément de bonheur que la santé !.....

CONCLUSIONS

I. — La beauté est complexe. Son appréciation ne rentre que par certains côtés dans le cadre de la médecine. Le médecin, par sa connaissance exacte de l'anatomie, peut être un critique d'art et par conséquent de beauté.

II. — Si l'on restreint l'étendue de la beauté en n'envisageant que la perfection physique (qui n'en est qu'un élément), la santé peut être considérée comme le critérium de la beauté.

III. — Il est peu d'affections altérant la santé qui n'ait quelque retentissement sur l'habitus extérieur de l'individu.

IV. — En conséquence on peut avoir une action sur la beauté en perfectionnant les fonctions organiques, en particulier par l'exercice physique et l'hygiène.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIC. — Lettres sur les têtes des Caraïbes (Journ. de physique, XXXIX. Paris, 1791.
- BLANC (Ch.). — Gaz. des beaux-arts, VII.
- BOENS-BOISSEAU. — Traité pratique des maladies, accidents et difformités des houvailleurs. Bruxelles, 1862.
- BRAUNSCHVIG. — Le sentiment du beau et le sentiment poétique. Biblioth. de philosophie contemp., 1904.
- BRAY. — Du beau. Même biblioth., 1902.
- BRUCKE et HELMOTZ. — Principes scientifiques des beaux-arts. Biblioth. scientifique internationale.
- CASATI. — Hygiène dans la construction.
- CHEVALIER. — Des accidents de certaines professions. Annales d'hyg. publ., 1836, t. XV.
- DECHAMRRE. — Dictionnaire encyclopédique. Chap. déformations.
- DUVAL (Mathias). — Anatomie artistique.
- DURAND. — Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale. Même bibliot., 1899.
- DUVAL et BICAL. — L'anatomie des maîtres. Histoire de l'anat. plastique, 1890.
- EYMIN. — Médecins et philosophes.
- FLEURY (M. de). — Introduction à la médecine de l'esprit.

- FOUCAN DE COURMELLES. — L'esprit scientifique contemporain, 1899.
- FOVILLE. — Déformations du crâne, résultant de la méthode la plus générale de couvrir la tête des enfants.
- GOSSE. — Essai sur les déform. artific. du crâne. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, t. III, 1855.
- GROSSE (E.). — Les débuts de l'art.
- GAUCKLER. — Le beau et son histoire. Biblioth. de philosophie contemp., 1904.
- GUYM. — Les problèmes de l'esthétique contemporaine. Même biblioth.
- HIRTH. — Physiologie de l'art. Même biblioth.
- HIPPOCRATE. — Œuvres trad. par Littré. Paris, 1840, t. II.
- HOUDON. — La beauté des femmes dans l'art, 1891, p. 194.
- HEGEL. — Esthétique.
- LAFITAU (Le Père). — Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres. Amsterdam, 1723.
- LANGER. — Anatomie der ausseren Formen, p. 209.
- LUNIER. — Recherches sur quelques déform. du crâne observées dans le département des deux-Sèvres. Paris, 1852.
- MASSON. — Conditions hygiéniques des cloutiers et ferronniers dans l'Ardenne française. Mézières, 1849, t. XLIII.
- MEJE. — Nouvelle iconographie de la Salpêtrière, 1895, p. 218.
- MERCKEL. — Topographische Anatomie, 1896, I, p. 100.
- MORELET. — Voyage dans l'Amérique centrale. Paris, 1857.
- PAUW (De). — Recherches philosophiques sur les Américains. Berlin, 1769.
- PÉRÈS. — L'art et le réel, Même biblioth., 1898.
- PEÏRRIN. — Basse-Bretagne, 1844.
- PRICHARD. — Descript. du procédé des Nootka-Colombiens pour aplatisir la tête.
- QUETELET. — Des proportions du corps humain. Bulletin de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, XV.

- RICHER. — Anatomie artistique, 1890. Physiologie artistique, 1895. Dialogues sur l' « art et la science ». — « Revue de l'art ancien et moderne », 1897. — Canon des proportions du corps, 1893.
- ROUSSEL-DESPIERRE. — L'idéal esthétique. Philosophie de la beauté, 1904.
- SOURIAU. — La beauté rationnelle. Même biblioth., 1904.
- STRATZ. — La beauté de la femme.
- TARDIEU. — Mémoire sur les modific. physiques que détermine l'exercice des diverses professions, pour rechercher l'identité en médecine légale. Annales d'hyg. publ., Paris 1849, t. XLII.
- VACHON. — La femme dans l'art, 1891, p. 194.
- VIERORDT. — Rachitis und Osteomalacie, 1896.
- VÉSALE. — Opera omnia. Lugd. Bat., 1725.
- WALKER. — Analysis and classification of beauty in woman. Londres, 1852.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Montpellier, le 28 janvier 1910.
Le Recteur,
Ant. BENOIST.

VU ET APPROUVÉ :
Montpellier, le 28 janvier 1910.
Le Doyen,
MAIRET.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!
